

Digitized by Google


201
50 I
42

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

RUSTEM

Digitized by Google

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Antar.	1 vol.
Christophe Colomb.	1 —
Cicéron.	1 —
Les confidences.	1 —
Geneviève, Histoire d'une servante.	1 —
Graziella.	1 —
Guillaume Tell, Bernard Palissy.	1 —
Héloïse et Abélard.	1 —
Homère et Socrate.	1 —
Jeanne d'Arc.	1 —
Nouvelles confidences.	1 —
Régina.	1 —
Rustem	1 —
Toussaint-Louverture	1 —

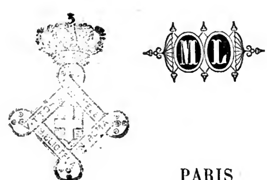
POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.

Digitized by Google

RUSTEM

PAR

A. DE LAMARTINE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

Tous droits réservés

Digitized by Google


Digitized by Google

RUSTEM

AVERTISSEMENT DE M. DE LAMARTINE

Dans son premier voyage en Orient, M. de Lamartine, jeté par une tempête à Jaffa, et voulant tenter de là une incursion pénible dans le désert qui sépare la Palestine de l'Égypte, laissa madame de Lamartine à Jaffa. Elle se rendit seule de Jaffa à Jérusalem pour visiter les scènes de l'Évangile, et elle écrivit à son retour quelques notes pour fixer ses souvenirs. Déjà versée dans la langue arabe, elle profita d'une longue halte d'hiver en Syrie

Digitized by Google

pour traduire un manuscrit précieux et inconnu d'un voyageur arabe parmi les tribus les plus lointaines de Mésopotamie. C'est le manuscrit de *Fat alla Sayéguyr,* que M. de Lamartine acheta de l'auteur et qu'il donna depuis à la Bibliothèque royale de Paris, dont ce manuscrit est un des plus curieux monuments. M. Thiers, alors ministre, frappé de l'intérêt de ce document, engagea M. de Lamartine à appeler à Paris le pauvre écrivain arabe, et le gouvernement lui donna un petit emploi sur la côte de Syrie et un modique traitement dont il jouit encore.

Madame de Lamartine, instamment priée de permettre l'impression de sa traduction de *Fat alla Sayéguyr* dans le *Voyage en Orient,* y consentit non sans peine. Cette traduction, précédée de quelques impressions de sa course à Jérusalem et à Bethléem qui encadrent le texte arabe, intéressa d'autant plus vivement le public qu'elle n'a-

Digitized by Google

vait pas été écrite pour lui. Le public est comme l'écho, il aime surtout à répéter ce qu'on ne lui dit pas, et à surprendre les confidences. Ce fut ainsi que madame de Lamartine devint écrivain une fois dans sa vie, sans le savoir et sans le vouloir. Elle se hata de rentrer dans l'obscurité et dans le silence de sa vie, comme une femme qui a touché par mégarde l'arme ou l'outil de son mari et qui les trouve, non trop lourds, mais trop virils pour sa main.

Cependant madame de Lamartine, en s'abstenant d'écrire, n'avait pas renoncé à ses études de littérature orientale. Séduite par la majesté et par la poésie du *Schah-Nameh*, vaste poëme historique persan, qui est l'Iliade de la Perse, elle avait recueilli pour elle seule les principaux traits de l'histoire de Rustem, le héros primitif, l'Hercule et l'Achile de la Perse. Elle avait reproduit, en la concentrant, son histoire. Cette histoire, une des

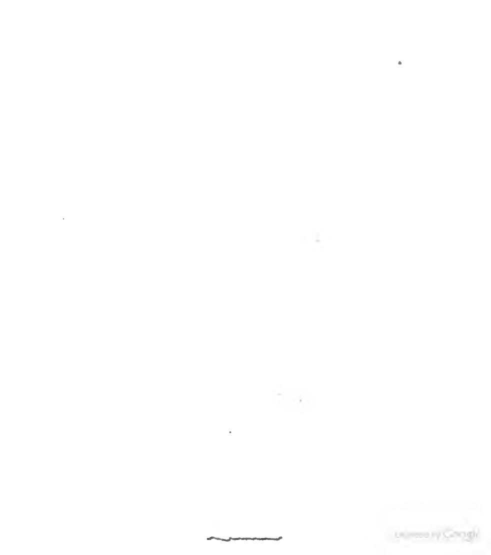
Digitized by Google

plus épiques et des plus dramatiques du vieil Orient, et l'Orient lui-même tout entier et tout vivant. Elle fait ainsi partie de ces vies des grands hommes qui ont imposé leurs noms aux différentes phases de la civilisation dans les époques tour à tour reculées ou modernes du monde. Celle-ci se perd dans la nuit des temps et dans les merveilles de la Fable. Notre travail sur le héros persan se trouvait ainsi tout fait près de nous, et nous trouvions une assistance dans notre propre foyer. Nous n'avons pas voulu enlever à ce récit de madame de Lamartine, en le retouchant, l'empreinte de candeur, d'originalité et de naïveté qui fait toujours reconnaître un style de femme. Cette empreinte fait partie de leurs œuvres comme de leurs âmes; plus on les respecte, plus on les sert. Elles écrivent d'autant mieux qu'elles songent moins à bien écrire; le naturel est leur génie, l'art est le nôtre.

Qui de nous ne voudrait changer avec elles son métier contre leur instinct.

Nous espérons que nos lecteurs ne se plaindront pas de ce suppléant que l'affection nous a donné pour une fois dans notre œuvre, et qu'en s'apercevant qu'ils ont changé de main, ils ne s'apercevront pas qu'ils ont changé d'esprit.

Digitized by Google



Digitized by Google

I

L'origine des peuples, des nations et des gouvernements est nécessairement enveloppée de fables.

La guerre détruit ou dénature les monuments des civilisations antérieures. La conquête détruit les nationalités et ensevelit dans l'oubli, au moins pour un temps, les annales des vaincus. L'absence de documents écrits dans les premiers siècles réduit toute nation

Digitized by Google

de l'histoire primitive aux traditions orales transmises de génération en génération, plus ou moins altérées en traversant les âges, surchargées de superstitions populaires et de croyances dans l'intervention miraculeuse de la Divinité, dont chaque nation aime à se couronner dans son orgueil, pour se faire une auréole. Ces traditions sont surtout pleines du merveilleux *symbolique*, dont la signification se perd peu à peu, pour ne laisser subsister que la fable, mais dont les âges plus avancés doivent s'efforcer de dégager le vrai sens.

A travers ces fables et ces crédulités des temps primitifs, l'histoire retrouve des jalons qui attestent une série de faits vrais et signalent les sages et les héros qui, par la législation ou par

la conquête, ont influé sur la marche du genre humain. C'est la poésie qui, presque toujours, transmet ces traditions. Elle s'en empare, elle les grave dans la mémoire par sa forme rhythmique; elle embellit et colore les faits et les sentiments, elle les imprime, par des images splendides ou terribles, dans l'imagination des peuples.

On a dit que l'amour du merveilleux était l'indice de la faiblesse d'esprit et le résultat de l'ignorance. Ne serait-ce pas, au moins, le signe d'un instinct de grandeur naturelle et de haute moralité? car le merveilleux embellit et exagère jusqu'à l'impossible les hauts faits et les grandes vertus, pour exciter et exalter l'admiration; de même il excite l'exécration du vice, de la cruauté, de l'abus du pouvoir par

la terreur. L'amour de tels récits, n'est-ce pas l'amour du beau?

Rien n'est plus intéressant que de remonter le cours du temps à l'aide des lumières nouvelles que les découvertes des monuments de l'antiquité, Ninive, Persépolis, etc., jettent sur l'histoire, à l'aide aussi des récentes traductions des plus anciens documents retrouvés dans l'Inde et en Perse, que la Société orientale de Londres et surtout l'admirable *Livre des Rois* de M. Mohl nous ont fait connaître. Nous retrouvons dans ces fragments des détails des mœurs primitives de l'humanité, les origines de coutumes perpétuées jusqu'à nos jours, ou de coutumes perdues, mais dont on regrette la disparition, comme on regrette souvent les vieux mots d'une langue perfectionnée. On y

retrouve les mêmes passions humaines que de nos jours, mais à des proportions gigantesques, puissantes pour le bien et pour le mal, et agissant au milieu d'une nature qui participe de ces forces primitives. Ce sont des forêts gigantesques, et impénétrables, habitées par des monstres, des lions, des tigres, des éléphants et des géants. Le cadre même de la vie est agrandi: les chroniqueurs donnent quelquefois deux et trois cents ans d'existence à leurs héros, comme si l'espace et le temps avaient manqué à leurs exploits dans les limites d'une vie ordinaire. Leurs joies et leurs chagrins sont immenses; mais ils viennent des sources naturelles de l'âme, et non des sources factices des conventions modernes. Du reste, cette longévité des anciens Persans, dont nous al-

lons donner l'histoire, n'a rien qui doive infirmer la véracité du récit. Les patriarches de la Bible, qui leur sont contemporains, vivaient, selon la computation admise, cinq et jusqu'à neuf cents ans: soit que les forces de la nature si près de la création résistassent plus longtemps au travail de la destruction, soit que la computation de semaines, de mois et d'années fût erronée ou du moins discutable.

Peu nous importe! Ce que nous cherchons dans les traditions primitives, ce n'est point une concordance chronologique entre l'Égypte, la Chaldée, la Perse et la Grèce depuis Nemrod jusqu'à Darius, mais un tableau des croyances, des mœurs, des coutumes, des caractères, des vices et des vertus; ce qui nous importe, c'est Dieu et l'immortalité que nous y trouvons pro-

Digitized by Google

clamés à chaque page avec autant de conviction dans ces traditions profanes que dans les livres sacrés.

Mais s'il est intéressant de suivre la marche générale de la civilisation d'après l'histoire, il l'est bien davantage de résumer et de personnifier une époque dans la vie d'un de ses grands hommes. Celle de Rustem, qui est populaire dans toute l'Asie depuis le golfe de Smyrne jusqu'aux extrémités de la Chine, résume parfaitement la civilisation de son temps.

Pour arriver à l'histoire de Rustem, il faut se rendre compte de l'état du monde connu à l'époque où vivait ce héros. On nous excusera si nous sommes obligés de prononcer ici quelques noms barbares des premiers *schahs* ou


Digitized by Google

rois de la Perse antique, nécessaires à l'intelligence du récit. Les exploits de Rustem sont liés aux querelles de ces rois entre eux.

Digitized by Google

II

Les traditions persanes transmettent la croyance qu'après le déluge, les tribus de Sem, fils de Noé, prirent possession de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse et de la Grèce. (De cette souche descendit Héber, aïeul d'Abraham, d'où descend Mahomet, de la race d'Ismaël.)

Pariss, descendant de Sem, donna son nom à la Perse. La Perse est considérée comme le

berceau de la première monarchie universelle par l'élection de Keïoumors, qui fut élu schah ou roi par les chefs des diverses peuplades de l'Asie, l'an du monde 1750.

Voici ce que la tradition nous a transmis sur le gouvernement et la religion de cette monarchie :

L'adoration du Dieu unique et suprême formait la base de leur culte, et plusieurs de leurs traditions rappellent celles de la Bible. Dans les théogonies persanes primitives, on trouve la tradition de l'ange rebelle. Dieu, dit la chronique, envoya son ange exterminateur Hariss pour expulser de la terre les ennemis de l'homme ; mais, après avoir triomphé d'un grand nombre de ces mauvais génies, l'orgueil s'empara de Hariss, il se crut égal à Dieu et se

révolta contre la volonté suprême. Dieu le chassa de sa présence, et changea son nom en celui de Schetan, qui pour nous est Satan.

Les Persans croyaient à l'existence des *dives* ou mauvais esprits, et à leur intervention dans les affaires humaines. Ces êtres surnaturels, supposés *préadamites,* avaient été chassés de la terre à l'époque de la création de l'homme. Le peuple avait une crainte superstitieuse des *dives* ou géants, auxquels il croyait le pouvoir d'animer des corps d'animaux, d'oiseaux et même de reptiles. Ceux des dives qui avaient échappé à l'extermination se retirèrent, ajoute la chronique, sur le mont Kaf, d'où ils descendaient pour se mêler aux choses du monde, le plus souvent pour exécuter des vengeances, mais quelques fois aussi pour assister les mor-

Digitized by Google

tels qu'ils avaient pris sous leur protection. Les principales cérémonies de la religion primitive des Persans consistaient en ablutions avant la prière, emblème de la purification de l'âme pour attirer les grâces de Dieu, et en prostrations de la face contre terre en signe d'humilité; on y ajoutait la poussière répandue sur la tête dans les calamités publiques ou privées.

La monarchie persane subsista depuis le régne de Keïoumors jusqu'à celui du dernier Kosroë, vaincu par les Osmanlis. Chacun des règnes depuis Keïoumors se distingue par des découvertes, des inventions, des améliorations. A l'un, la découverte des mines et l'art du forgeron, l'emploi du fer pour les armes de guerre, les cuirasses, les boucliers, etc.; à un autre, le tissage de la laine en vêtements, la broderie

d'or, les brocarts, qui bientôt succédèrent aux peaux de tigres dont les premiers Persans étaient couverts. Un autre frappe la première monnaie à son effigie, dresse les faucons et dompte les éléphants. Les règnes sont remplis de guerres contre les dives ou géants; enfin le roi Thamouras, vainqueur des dives, leur promet la vie à condition qu'ils lui apprendront leurs secrets magiques.

L'écriture, qu'il fut le premier à employer, fut attribuée à l'enseignement surnaturel qu'il obtint d'Ariman, chef suprême des dives.

Le gouvernement de la Perse était militaire et héréditaire. Le roi avait un pouvoir absolu et le droit de choisir un successeur parmi ses fils, ses frères ou ses neveux. Le mariage était religieux. L'usage autorisait le roi à épouser

plusieurs princesses; mais une seule portait la couronne royale, et gouvernait le *harem* ou appartement des femmes.

Digitized by Google

III

On attribue à Djemschid, quatrième roi contemporain d'Abraham, les institutions civiles et religieuses de la Perse.

Il partagea la nation en quatre castes ou classes (en honneur des quatre éléments) : les militaires, les prêtres, les artisans et les laboureurs. Chaque classe portait un costume distinctif, et les enfants devaient être élevés dans la classe de leurs parents.

La classe des *mages* ou savants, *moubeds* ou prêtres, se perpétuant et s'augmentant des générations successives, n'étant pas décimées par la guerre, se multipliait à l'infini. Bientôt l'astronomie et le culte religieux, dont ils possédaient seuls les notions, s'altérèrent par l'astrologie, la magie, la nécromancie, les sciences occultes, et donnèrent aux prêtres mobeds un empire absolu sur le peuple et même sur les grands, qui les consultaient en toute occasion pour déterminer les jours fastes ou néfastes et pour tirer l'horoscope de leurs enfants; ils leur faisaient de riches présents, soit par reconnaissance d'un présage heureux, soit pour se les rendre favorables. L'interprétation des songes leur donnait une grande influence. L'épreuve du feu était en vigueur pour les criminels d'État.

Djemschid institua plusieurs fêtes religieuses. Dans la première on célébrait l'équinoxe du printemps, le réveil de la nature. Après la cérémonie religieuse, on se réunissait ; les festins étaient accompagnés de musique, les édifices étaient illuminés, et les devoirs de l'hospitalité remplis avec la magnificence de l'Orient.

Chaque élément était sous la direction d'un ange préposé par Dieu. Le premier de ces anges, celui du soleil, emblème du feu, était adoré comme le plus éclatant symbole de la Divinité.

Chaque partie du globe et chaque action de la vie étaient placées sous la protection de Dieu, qui chargeait ses anges d'exécuter ses volontés.

Aux grandes solennités religieuses, le roi

quittait ses ornements royaux, s'habillait de blanc, emblême d'humilité, et allait adorer le Dieu tout-puissant sur les hauts lieux.

A l'occasion de la fête de la Terre, le roi recevait à sa table les principaux agriculteurs, leur donnait le titre de *frères*, et leur adressait des paroles de félicitation sur la supériorité de leurs travaux et le bonheur de leur vie rustique.

A la fête de la commémoration des morts, les prêtres pétrissaient des figures en argile; on leur rendait des honneurs en mémoire des grands hommes, puis on les brûlait sur un bûcher, soit pour ne pas laisser profaner la terre qui avait servi à cette cérémonie religieuse, soit peut-être en signe de l'inanité des grandeurs humaines. C'était une sorte de *pulvis es*.

Digitized by Google

IV

Les schahs ou rois affectaient une grande simplicité vis-à-vis de leurs sujets et une grande ostentation envers les princes étrangers. Ils prenaient les titres les plus fastueux en s'adressant à leurs ennemis; mais devant leurs sujets ils s'intitulaient modestement *le serviteur du Très-Haut, votre schah.*

Chaque membre de la famille royale et cha-

Digitized by Google

que souverain feudataire avaient des armoiries brodées sur leurs drapeaux. Le dragon, le soleil, le croissant de la lune, les étoiles, et même les signes du zodiaque, sur des tissus de diverses couleurs, distinguaient les chefs ou *pelewans*. Ils venaient en grande pompe, entourés de leurs vassaux, rendre hommage au roi de Perse et l'accompagner à la guerre.

Djemschid employa le premier les pierres précieuses à décorer sa capitale (aujourd'hui Persépolis) d'un palais entouré de quarante colonnes de pierres dures, avec ornements en or, ouvrage attribué aux magiciens. Il accomplit d'autres œuvres plus utiles à ses peuples : il détermina les vertus médicinales des plantes, et l'on raconte qu'ayant guéri tous les maux de son empire, la mort a été inconnue pendant

Digitized by Google

les dernières trente années de son règne. Il entreprit des voyages lointains dans le but de s'instruire, et perfectionna la navigation au point de suivre la côte jusqu'en Chine.

Digitized by Google

V

La fin de son règne fut malheureuse.

« Il s'écarta des voies de la justice, dit la chronique, et la grâce de Dieu l'abandonna. »

Zohak, roi du Touran, son successeur et son meurtrier, était un prince impie, qui, pour établir sa puissance, s'était voué aux génies du mal, et qui devint l'instrument de leurs volontés perverses. Il conquit Istakhar, aujourd'hui Persépolis, et régna en tyran pendant plusieurs

Digitized by Google

années, lorsque, par l'intervention céleste, l'existence de Féridoun, petit-fils de Djemschid, élevé en secret par les soins de sa mère Feramek (1), fut révélée aux mages. Le peuple se souleva sous la conduite d'un forgeron nommé Kiawek, qui fit un étendard de son tablier de peau, et, le portant en courant dans la ville, appela aux armes pour expulser l'impie Zohak et rétablir le trône de Djemschid dans la personne de son petit-fils. L'étendard de Kiawek devint l'étendard royal :

« Le tablier du forgeron, tout brodé d'or et de pierreries, étincela au soleil. »

(1) Féridoun fut nourri par une vache, la reconnaissance en consacra le souvenir en attachant le symbole d'une tête de vache au manche de la masse d'armes que portaient les rois de Perse.

Féridoun éleva son petit-fils Minu-Tcher, qui devint un des plus grands rois de la Perse et gouverna glorieusement pendant un long règne. Lorsqu'il monta sur le trône, il parla au peuple assemblé, il dit :

« Je suis assis sur le trône du ciel, la terre est mon esclave. Mais, avec tout ce pouvoir, je suis moi-même un esclave, le serviteur du Dieu tout-puissant. »

Puis il parla sur la justice :

« Quiconque, dit-il, traitera mal un pauvre, ou fera souffrir un des siens, ou lèvera la tête avec arrogance à cause de ses trésors, ou qui affligera un malheureux, sera maudit par Dieu et par moi; je porterai la main à l'épée, et j'exterminerai les méchants dans ma colère... Le monde n'est que tromperie

Digitized by Google

et vent : il élève les hommes avec douceur ; mais, quand il reprend ses dons, qu'importe que ce soit un monceau de terre ou une perle ?... Heureux est celui qui laisse une mémoire bénie, que ce soit un roi, que ce soit un esclave ! »

C'est sous le règne de ce roi Minu-Tcher que naquit notre héros Rustem.

Digitized by Google

VI

Il est temps de dire en peu de mots comment les détails de la vie de ce héros sont parvenus jusqu'à nous.

Après la conquête et la destruction du royaume de la Perse par les mahométans, sous le règne du dernier des schahs, Kosroës, les descendants des souverains tributaires et feudataires de l'ancien empire de Perse conquis, mais non entièrement dépossédés de leurs fiefs,

Digitized by Google

vivaient isolés, se dérobant à la rapacité des conquérants. Mais lorsque la puissance des mahométans se fut affaiblie par les guerres d'Ali, d'Omar et de leurs sectateurs, les descendants des grandes familles de la Perse levèrent la tête; ils n'avaient d'espoir de reconquérir leur indépendance qu'en réveillant l'esprit national. Le récit de la gloire et de la prospérité de leurs ancêtres leur parut le meilleur moyen d'exciter l'orgueil de la race et la volonté de secouer le joug des étrangers. Les Dikans (appellation qui signifie à la fois *propriétaires et lettrés*) rassemblèrent toutes les traditions des héros persans, les firent mettre en vers dans leur langue, le *pelvi*, par les poëtes de leur nation, et chanter sur les places publiques, comme plus tard les rapsodes d'Homère.

VII

Le sultan Mansour Ier, qui descendait lui-même de la famille des Kosroës, chercha à rassembler les fragments de l'histoire de l'ancienne Perse, depuis sa fondation, sous le premier chef Keïoumors, jusqu'à la conquête par les mahométans. Il employa tous les lettrés de son royaume à rechercher les fragments conservés par les Dikans, et à rédiger le *Schah-Nameh* ou *Livre des Rois*, qui fut terminé, sous

le règne de Mahmoud Gasnevy, par Firdousi, l'Homère de la Perse.

Firdousi était fils d'un Dikan du Korassan, et vivait dans la ville de Thouss. Dès sa jeunesse, il s'était nourri des anciens récits. Il employa plusieurs années à traduire en vers tous les épisodes qu'il avait pu se procurer des versions barbares, mais véridiques, des Dikans. Il vivait dans la retraite, cachant soigneusement son travail, n'ayant pas encore trouvé un patron digne de son œuvre. Lorsque le bruit arriva jusqu'à lui que Mahmoud Gasnevy avait appelé les poëtes à sa cour pour ce travail, que lui seul avait entrepris en secret, il ne put résister au désir d'aller à Ghazené, résidence de Mahmoud; mais, n'ayant pas un nom connu, il ne savait comment se faire présenter au sultan.

Cependant, poussé par son génie, il se mit en route, décidé au moins à se présenter lui-même aux poëtes employés par Mahmoud.

Il s'approche du palais que le sultan avait assigné aux trois poëtes; il les voit buvant et se divertissant dans un jardin délicieux. Il se présente humblement devant eux. Ils le reçoivent mal et comme un mendiant. Firdousi ne se décourage pas; il leur parle de poésie (*Anch' io son pittore)*. Alors, voulant se divertir à ses dépens, ils se font signe, et récitent chacun un vers qui se termine par une rime dont la quatrième ne se trouve pas dans la langue,et le mettent au défi de compléter la strophe. Firdousi, plus versé qu'eux dans les ressources de la poésie et dans l'histoire de son pays, improvise le quatrième vers, le terminant par le

nom d'un héros. La jalousie s'empare d'eux, et ils cherchent plus que jamais à éconduire le poëte rival. Firdousi se retire modestement; mais, le cœur navré du mauvais succès de sa tentative, il entre dans une mosquée pour verser ses chagrins en prières. Mahek, un des favoris du sultan, qui s'y trouvait, frappé du noble aspect de Firdousi et touché de son chagrin, s'approche de lui et l'interroge. Ils se lient d'amitié. Firdousi lui raconte son aventure et lui récite de beaux vers; Mahek rend compte au sultan de ce qu'il a entendu. Mahmoud demande à voir l'étranger. Firdousi récite devant le sultan et devant les poëtes des épisodes de ses poëmes en vers magnifiques; mais ses ennemis ne se laissent pas vaincre, ils suggèrent que ces vers peuvent n'être pas

de lui. Mahmoud décrète que chacun des poëtes sera enfermé séparément et leur assigne un sujet à traiter. Le triomphe de Firdousi est complet, ses rivaux se retirent d'eux-mêmes devant lui, et le sultan le charge seul de mettre le *Schah-Nameh* en soixante mille distiques, lui promettant soixante mille ducats d'or en récompense.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

Firdousi, au comble de ses vœux, appelle tous les Dikans en renom à son aide pour s'entourer des anciennes traditions, et ne néglige rien pour faire de son travail un chef-d'œuvre. Lorsque le trésorier du sultan se présente pour faire un premier paiement de vingt mille ducats, Firdousi refuse de les recevoir jusqu'à la fin de son œuvre, disant qu'il les destine à un monument dans sa ville natale de Thouss.



Firdousi passa plusieurs années à compléter son poëme; il dit lui-même, en faisant allusion à son premier travail joint à celui qu'il accomplit à la cour de Mahmoud, qu'il avait passé trente ans de sa vie à son œuvre. Il avait plus de soixante-douze ans lorsqu'il fut achevé; mais l'enthousiasme du sultan s'était refroidi, et, lorsqu'il fallut envoyer à Firdousi la récompense promise, Mehmendi, son vizir lui représenta que soixante mille ducats d'or étaient la charge d'un éléphant, qu'il devait les réduire à soixante mille pièces d'argent, et le sultan consentit à cet acte de déloyauté. Firdousi, indigné de la trahison, distribua immédiatement les soixante mille pièces d'argent à ses serviteurs. Mehmendi, craignant pour lui-même l'effet de la fierté de Firdousi sur le sultan, le



désigne à la colère de Mahmoud, déclarant qu'il a manqué de respect à son souverain. Le sultan ordonne qu'il soit mis à mort.

Averti en secret de son danger, Firdousi se sauve, déguisé en derviche, jusqu'à Bagdad, où il demeure quelques années poursuivi par la colère du sultan, mais protégé par Achmet IV. Enfin le désir de revoir son pays et sa famille dans sa vieillesse le décide à retourner à Thouss, malgré les dangers auxquels il s'expose.

Cependant, à la mort de son vizir Mehmendi, le sultan Mahmoud se repentit de sa conduite, et voulut la réparer; mais il était trop tard. Lorsque l'éléphant chargé d'or arriva à la porte de Firdousi, son cercueil en sortait. Sa famille indignée, convaincue que le chagrin

avait abrégé les jours de Firdousi, refusait de recevoir cette tardive réparation, lorsque sa fille, se souvenant du vœu de son père, déclara qu'il l'avait léguée à la construction d'un Pont sur l'Oxus, et l'or fut déposé au trésor de la ville pour exécuter les dernières volontés du poëte.

Digitized by Google

IX

C'est une tâche peu facile que celle d'abréger et de rendre acceptable en langue vulgaire l'épisode de Rustem, tiré du poëme de Firdousi, que M. Mohla si admirablement traduit du persan en prose poétique, suivant pas à pas et strophe à strophe le poëme du *Schah-Nameh*. Essayons, cependant, de faire pressentir et admirer ce grand ouvrage. Le style du poëte persan, ses images orientales, ses scènes

3.

Digitized by Google

épiques, ses contes merveilleux se traduisent difficilement en prose familière. Pourtant les exploits de l'Hercule des Grecs, qui ne sont pas moins merveilleux, et sa vie, qui est bien moins historique que celle de Rustem, sont acceptés de tous. Il n'a manqué au héros persan que d'être connu en Occident comme il l'est en Orient et aux Indes, où, après tant de siècles, les joujoux des enfants représentent encore les faits principaux de sa légende et où ses exploits sont toujours célébrés dans les chants populaires.

Le *Livre des Rois* de Firdousi s'ouvre par une invocation :

« Au nom du Maître de l'âme et de l'intelligence, qui est plus haut que tout nom, que tout signe, que toute idée! La pensée même

Digitized by Google

ne peut atteindre celui qui est au delà de tout lieu et de tout nom : tout ce qui s'élève au-dessus de ce monde dépasse la portée de l'esprit et de l'intelligence... Si l'esprit choisit des paroles, il ne saurait les choisir que pour les choses qu'il sait ; mais personne ne peut apprécier Dieu tel qu'il est. Il ne te reste que de te ceindre d'obéissance. Adore et cherche le vrai chemin, et sois attentif à obéir à ses commandements... Puissant est celui qui connaît Dieu ! la connaissance de Dieu rajeunit le cœur ; mais la parole ne peut percer ce voile, et la pensée ne peut pénétrer jusqu'à l'Être... O sage ! parle, et tire de la raison ce que tu sais afin que l'oreille de celui qui t'écoute s'en nourrisse... La raison est l'œil de l'âme et le gardien de l'âme. Prends toujours la raison

pour guide, elle t'aidera à te tenir loin de ce qui est mauvais... Sache que ce livre ne contient ni mensonges ni faussetés; que tous ceux qui sont doués d'intelligence se nourrissent de mes paroles, quand même il faudrait y chercher des symboles! »

Voici l'origine de Rustem et l'histoire de sa naissance :

Parmi les princes ou chefs tributaires du grand royaume de Perse, le plus puissant était Sam (grand-père de Rustem), prince du Zaboulistan, un héros renommé pour sa bravoure, sa justice et sa haute vertu. On l'avait surnommé le *Champion du peuple*. Le roi de Perse, Minu-tcher, l'appela à son secours contre le roi de Touran, son ennemi. Sam l'accompagna à la guerre en grande pompe, et prit place à

ses côtés dans les conseils. Sam avait un fils nommé Zal-zer, qui naquit avec les cheveux blancs. Ce prodige étant considéré par les astrologues comme de mauvais augure. L'enfant fut éloigné de la cour, malgré le désespoir de sa mère, et abandonné sur l'Alborz, montagne éloignée, où il fut miraculeusement sauvé, dit la chronique, par un aigle qui le nourrit dans son nid. Après quelques années, Sam eut un songe qui lui annonçait que le fils qu'il avait répudié deviendrait un grand chef et serait père du plus puissant héros qui eût encore paru sur la terre. Sam se repentant du criminel abandon de son enfant, passa plusieurs jours en prières pour obtenir la faveur de le retrouver. Dieu l'exauça et le consola par un second songe qui lui apprit que son fils

Digitized by Google

avait été conservé par le dive Simourg. Sam part pour la montagne ; il arrive au pied d'un roc escarpé qui s'élève perpendiculaire jusqu'aux nues, sans aucun sentier pour parvenir au sommet, où il aperçoit un nid d'aigle. Il invoque de nouveau le secours du Tout-Puissant en s'humiliant et en s'accusant amèrement du crime d'avoir exposé son enfant. Dieu, jugeant l'épreuve suffisante, ordonne à l'aigle de descendre de son aire en emportant Zal-zer sur ses ailes. Il le dépose aux pieds de son père. Zal-zer refuse avec sanglots de quitter l'aigle nourricier. Son père lui fait comprendre que telle est la volonté de Dieu. L'aigle, qui n'est qu'une transformation du dive Simourg, lui donne une plume qu'il doit toujours porter sur sa tête, et, lorsqu'il se trouvera dans un grand danger, il

Digitized by Google

jettera sa plume sur un brasier en invoquant l'assistance de Simourg. Sam emmène son fils sur un éléphant; il est reçu avec de grandes réjouissances à la cour de son père.

Zal-zer, après avoir été instruit par Sam dans l'art de la guerre et du gouvernement, voulut voyager pour rapporter au Zaboulistan les découvertes et les arts des autres peuples. Il partit pour l'Indoustan avec quelques compagnons d'élite et une suite digne de son rang. Il s'arrête dans les villes pour examiner les monuments et dans les campagnes pour étudier l'agriculture. Il est reçu avec de grands honneurs par Mihrab, roi du Kaboul; mais Mihrab, étant de la famille de Zohak le Tyran, Zal-zer ne voulut pas entrer dans son palais, il campa hors de la ville dans la *vallée aux Roses*.

X

Le roi Mihrab avait une fille unique d'une grande beauté, cachée à tous les yeux, suivant la coutume de l'Orient. Zal-zer entendit parler de cette merveille, appelée la *Perle du harem ;* il en devint épris. La princesse Roudabée, de son côté, entendit vanter par son père les exploits de Zal-zer et sa mine royale.

Il disait que « Zal-zer donnait du repos

Digitized by Google

et de l'amour aux âmes par sa haute stature et son beau visage. Roudabée désire ardemment le voir ; elle envoie ses esclaves favorites dans la vallée près du camp de Zal-zer cueillir des roses dont les femmes d'Orient tirent les parfums et les essences. Zal-zer, les apercevant de sa tente, sortit à pied comme pour la chasse, tira un oiseau, et l'abattit aux pieds des esclaves de Roudabée. Il s'approche comme pour le ramasser, et entre en conversation; il leur parle de leur maîtresse et de son amour, leur donne des ornements d'or et des pierreries. Les esclaves rapportent ses louanges à Roudabée, et, après quelques conférences par leur entremise, elle consent à une entrevue au pied de la tour.

« Zal-zer, au comble de ses vœux, mesure la

lenteur de cette journée, qui lui paraît longue comme une année, et invoque la nuit.

» Lorsque le soleil brillant eut disparu, qu'on eut fermé la porte du palais et qu'on eut retiré la clef, le prince se dirigea vers la tour. Roudabée paraît sur son balcon à la clarté de la lune, lève son voile, et éblouit Zal-zer par l'éclat de sa beauté. Les créneaux du palais étaient éclairés par ce joyau. »

Le poëte dit :

« De taille, c'est un platane; de couleur, c'est de l'ivoire. Elle porte sur sa tête une couronne que Dieu lui a donnée; ses deux yeux sont sombres, ses sourcils sont des arcs, son nez est une colonne mince et argentée, sa bouche est étroite comme le cœur d'un homme triste, les boucles de ses cheveux tombent

comme des anneaux jusqu'à ses pieds, ses deux yeux sont pleins de langueur, ses traits pleins d'éclat; ses joues sont comme des fleurs, ses cheveux sont comme du musc; le souffle de la vie ne trouve de chemin que par ses lèvres. »

Enfin Zal-zer jeta son lacet sur les créneaux du palais, et escalada le balcon. Elle déroula ses longues tresses d'ébène, et les lui tendit pour l'aider à monter, elle le reçut dans une salle, dit la chronique, « ornée comme le gai printemps, » garnie de portraits de héros, tendue de brocarts de la Chine. Elle avait fait disposer des vases d'or avec du musc mêlé de vin et d'ambre. D'un côté étaient des roses pourpres, des narcisses et des tulipes; de l'autre, des branches de jasmin et de fleurs de lis. Toutes

les coupes étaient d'or, ornées de turquoises, et du palais de cette « *belle au visage de soleil,* » s'élevait un parfum jusqu'au ciel. En recevant le héros, « les joues de Roudabée rougirent comme la fleur du grenadier; » elle s'assit sur un divan couvert de tapis brodés d'or, et le héros s'assit à ses côtés. Les esclaves se tenaient debout, à une distance respectueuse, au fond de la salle.

« O jeune fille, au visage de lune, dit le héros, que mes bénédictions et les grâces du ciel soient sur toi! Que de fois, dans la nuit, les yeux dirigés sur l'étoile du nord, j'ai prié Dieu, le maître du monde, de me laisser voir ton visage! Je sais que, lorsque le roi Minutcher apprendra cette aventure, il bouillonnera de colère contre moi; mais je tiens ma vie et



mon corps pour choses viles, et je me vêtirai sans peine du linceul avant de manquer à ma foi envers toi. Le Dieu créateur entendra mes paroles, et tu seras mon épouse à la face du monde. »

Roudabée jura que nul ne serait son seigneur que Zal-zer le héros; et, lorsque le son lointain du tambour s'éleva des tentes, les cils de leurs yeux se mouillèrent de larmes, ils adressèrent des reproches au soleil, disant: « O gloire du monde, encore un instant, n'arrive pas si subitement! » C'est la prière, c'est le regret de Roméo et de Juliette dans l'adieu du matin, c'est la scène éternelle du balcon.

La mère de Roudabée surprend des présents que Zal-zer envoie à sa fiancée. Son père entre en fureur, et menace de la tuer; mais Rouda-

bée, sans se troubler, répond avec douceur et fermeté qu'elle n'aura jamais d'autre époux que Zal-zer, et le roi Mihrab, craignant la colère de ce puissant chef, se calma et attendit ce que le temps en déciderait.

Le mariage fut longtemps contrarié par la haine de Minu-tcher contre la race de Zohak; mais la persévérance de Zal-zer surmonta tous les obstacles, et il emmena son épouse triomphante à Nimrouz, sa capitale.

Digitized by Google

XI

Après neuf mois d'une grossesse qui avait mis les jours de Roudabée en danger, elle sentit approcher le moment de ses couches, mais avec des terreurs que rien ne put calmer. Zalzer consulte des astrologues, qui déclarent que l'enfant ne pourra naître que par le glaive. Désespéré à l'idée du péril de sa femme adorée, il se souvient de Simourg, brûle la plume qu'il lui avait remise comme un talisman pour le

jour du danger, et invoque son assistance. Simourg répond à son appel et descend sur le palais comme un grand vent de tempête; il rassure le roi; il compose un breuvage qui doit rendre Roudabée insensible pendant qu'on lui ouvre le flanc; il fait broyer des herbes avec du musc pour guérir sa blessure, et, lorsqu'elle sortit de son assoupissement, elle contempla avec ravissement son enfant d'une merveilleuse beauté et d'une grosseur prodigieuse. Zal-zer, au comble du bonheur, le nomma Rustem (qui signifie délivrance); Zal-zer rendit grâce à Dieu, et, dans sa joie de la beauté et de la force de Rustem, il fit faire une image de l'enfant monté sur un éléphant blanc, et l'envoya réjouir les yeux de son grand-père Sam, qui en eut le cœur comblé de joie.

Digitized by Google

« J'ai invoqué en secret, dit-il, jour et nuit, le Créateur du monde pour que mon œil vît un fils de ta race qui me ressemblât; maintenant il ne me reste plus qu'à prier pour sa conservation. »

Et il leva son regard jusqu'à la voûte bleue du ciel.

« Lorsque Rustem eut atteint la hauteur de huit palmes et qu'il fut devenu semblable à un noble cyprès, on l'eût pris pour une étoile que le monde contemple avec admiration. A voir sa stature, son intelligence, sa mine fière et sa sagesse, on aurait dit que c'était Sam le héros. »

Sam se mit en route pour aller voir son petit-fils. Lorsque Zal-zer apprit son approche, il apprêta une fête, et les hennissements des chevaux

Digitized by Google

arabes et les cris des éléphants s'entendirent jusqu'à une distance de cinq milles. Un éléphant de guerre fut caparaçoné des plus riches étoffes, on plaça sur son dos un trône d'or sur lequel s'assit le jeune Rustem. Sur sa tête était une couronne, autour de son corps une ceinture, dans sa main un arc et des flèches, et il fut conduit au-devant de son grand-père.

« Lorsque Sam vit sa stature noble, ses épaules et ses bras de héros, il sourit en regardant le lionceau, et la joie fit battre son cœur. »

Ils passèrent quelques jours en festins. Enfin Sam, sentant que sa vie approchait de sa fin, résolut de retourner dans son pays; il appela son petit-fils, et lui dit :

« O mon fils ! ne t'éloigne jamais de Dieu le très-juste; préfère toujours la raison aux riches-

ses, lave ta main de mauvaises actions, et cherche chaque jour la voie de Dieu; sache que le monde ne reste à personne. Si tu veux que ton bonheur soit le même dans ce monde et dans l'autre, suis le conseil que je te donne, ne le néglige pas, ne marche jamais sur la terre que dans le droit chemin.

» La bouche pleine de ces douces paroles et le cœur rempli de tendresse, il prit congé de ses fils, qui l'accompagnèrent pendant trois jours. »

Rustem donna bientôt des preuves de sa force et de son courage. Une nuit, quand il était encore enfant, il s'éleva un grand bruit dans le palais de Zal : l'éléphant blanc avait rompu ses liens, et il était devenu furieux. Personne n'osait l'approcher. Rustem se lève sans se vêtir, saisit la masse d'armes de son père,

renverse ceux qui veulent s'opposer à son passage, court droit à l'éléphant, pousse un cri comme le cri du lion, et, sans lui donner le temps de se mettre en garde ou d'attaquer son antagoniste, lui assène un coup si violent sur la tête qu'il tombe étourdi. Rustem, calme et sans émotion, rentre dans son appartement. Lorsque son père apprit ce qui était arrivé, il courut à lui, lui baisa la tête et dit :

« O fils d'un lion! tu as levé ta griffe. Tu es encore un enfant, et déjà tu n'as pas ton égal; maintenant tu peux ceindre le glaive et venger le sang de ton aïeul Nériman. Écoute mes paroles : Sur le mont Sipend s'élève un château dont la tête touche les nuages, l'aigle dans son vol ne peut l'atteindre, il est plein d'or et d'objets précieux. Un seul chemin y conduit, et la porte

est haute comme le firmament. Pendant une année ton aïeul Nériman fit le siége de cette forteresse, repaire d'une horde de brigands puissants et audacieux qui ravageait le pays. Le siége aurait pu durer longtemps; car les habitants n'auraient pas manqué d'un brin de paille, quand même le chemin aurait été intercepté pendant des années. Mais une pierre fut lancée par les assiégés sur Nériman, et sa place sur la terre resta vide; le lion de la guerre avait cessé de combattre. Depuis ce jour, la terreur entoure ce château comme d'un rempart; nul n'a osé l'attaquer, mais aujourd'hui le temps est venu de venger le sang de ton aïeul par un moyen plein de ruse. Tu n'es pas encore connu comme un chef; déguise-toi en chamelier, fais venir du désert une caravane

de chameaux, charge-les de sel. Une charge de sel est précieuse dans ce lieu. Quand ils verront inopinément un convoi de sel, grands et petits accourront au-devant de toi. »

Rustem écouta son père; il choisit des hommes prudents et courageux, cacha les armes dans la charge des chameaux et la massue de son père dans un sac de sel, puis, souriant de la ruse, il partit pour le mont Sipend.

Lorsque le gardien de la porte du mont Sipend aperçut la longue caravane qui se déroulait lentement au bas de la montagne, il envoya un messager « rapide comme la panthère, » et demanda ce que contenaient les ballots.

Rustem répondit :

« Ce sont des ballots de sel. »

Le maître du château s'en réjouit et fit ouvrir

Digitized by Google

les portes. Dès qu'il fut entré dans le bazar, tous les habitants, hommes, femmes et enfants, entourent la caravane pour faire des échanges Ils donnent des habits, de l'argent et de l'or pour le sel. Mais lorsque la nuit sombre est venue et que tout dort dans le château, Rustem et ses compagnons laissent tomber leurs vêtements de chemeliers, et, paraissant avec leurs brillantes armures, se dirigent contre la forteresse. Le cliquetis des armes réveille le gouverneur; mais, avant qu'il ait le temps de se défendre, Rustem lui plonge son épée indienne dans le cœur. Rien ne résiste plus; en un instant tout est sang et carnage.

Rustem, maître de la place, s'avance dans l'intérieur du château vers un édifice bâti en pierre dure, ayant une porte en fer; il force la

porte avec sa pesante massue à tête de bœuf, et demeure ébloui à l'entrée d'une grande salle voûtée, remplie de tous les trésors du monde connu. Rustem se dit en lui-même : « Il ne doit rester ni or dans les mines ni perles dans la mer; tout est rassemblé ici. » Il appela ses compagnons et chargea tous ses chameaux des trésors, puis, selon les ordres de son père, il mit le feu au château, afin qu'il ne restât qu'un tas de cendres sur la montagne qui avait été le repaire des brigands; puis il se mit en route pour Nimrouz. Tout le peuple sortit à sa rencontre avec les trompettes, les cymbales, les clairons et les clochettes indiennes. Rustem, plein d'impatience, se rendit auprès de sa mère et voulut baiser respectueusement la terre; mais Roudabéc l'entoura de ses bras, le pressa

Digitized by Google

sur son cœur, et lui baisa la poitrine et les bras. Puis on envoya un messager de bonne nouvelle à son grand-père Sam, « dont il rajeunit le cœur. »

Digitized by Google

XII

A cette époque de la vie de Rustem, mourut le roi de Perse. Les astrologues mobeds lui annoncèrent le jour même « où la majesté du roi devait s'obscurcir; » ils lui dirent :

« Le temps est venu où il vous faut aller dans l'autre monde; espérons que tu auras devant Dieu une place meilleure. Pense maintenant à ce que tu auras à faire; car il ne faut pas que tu partes sans avoir fait les préparatifs

Google

de voyage et que tu te laisses ainsi ensevelir dans la terre. »

Lorsque le schah entendit ces paroles, il fit venir son fils et lui donna des conseils, disant :

« Le trône de la royauté n'est que vent et illusion ; il ne faut pas y mettre son cœur. Cent vingt ans ont passé sur moi ; j'ai beaucoup travaillé et beaucoup souffert ; j'ai éprouvé beaucoup de joie, et souvent les désirs de mon cœur ont été satisfaits. J'ai fondé beaucoup de villes et bâti beaucoup de forteresses ; maintenant je suis dans un tel état que tu dirais que je n'ai pas vécu, et le nombre des années passées est effacé de mon souvenir... Je te laisse ce trône tel que je l'ai reçu. Ce trône a vu beaucoup de rois. Sache que, quand tu en auras

joui, il cessera d'être à toi, et il te faudra passer dans un monde meilleur; mais la trace que tu laisseras après toi durera longtemps, il ne faut pas que ce soit autre chose que des bénédictions. Il ne restera d'autre souvenir de toi que les discours des hommes. »

Une guerre désastreuse étant survenue entre les Persans et les Touraniens, les grands allèrent en députation au Zaboulistan pour supplier Zal-zer de leur venir en aide. Rustem, enflammé du désir de combattre, demande à son père des armes et un cheval de guerre. Son père lui dit :

« Tu n'es pas dans l'âge des combats; tu es en âge de jouir des fêtes, des sons de la musique, de boire du vin et d'écouter des chants héroïques. Tes lèvres sentent encore le

lait de ta mère : comment t'enverrai-je contre Afrasiab, le tyran, le roi belliqueux du Touran? Tu n'es pas en âge de combattre, d'acquérir de la gloire, de lutter et de faire voler la poussière de la terre jusqu'à la lune. »

Rustem répond :

« Mon père, je ne suis pas fait pour le repos et les coupes des festins : ce serait une honte de laisser languir dans la mollesse ces bras et ces mains puissantes. Quand le combat acharné se présentera, Dieu me sera en aide, et la victoire me favorisera; tu verras comme je traverserai la mêlée sur mon cheval couleur de feu. Je prendrai dans ma main une massue, le feu en jaillira, et quand ma lance éclatera dans le champ de bataille, elle rougira le cœur de la pierre par le sang qu'elle versera. Mais il

me faut un cheval que je puisse seul prendre au lacet; il me faut un cheval qui puisse porter à la fois ma lourde massue, ma haute stature et ma gloire. »

Le roi, ravi de ces paroles, semblait verser son âme sur celle de son fils; il ne cessait d'invoquer sur lui les bénédictions de Dieu.

Zal-zer fit venir d'immenses troupeaux de chevaux sauvages de toutes couleurs; mais chaque cheval que Rustem attira vers lui, et sur lequel il posa la main, plia sous ses efforts et toucha du ventre la terre. Enfin une jument grise passa rapidement, les deux yeux brillants comme des poignards. Un poulain aussi grand qu'elle la suivait; sa croupe et sa poitrine étaient larges comme celles de sa mère, sa queue levée, ses sabots semblables à de l'acier,

Digitized by Google

son corps pommelé de taches de feu sur un fond d'or. C'était un éléphant pour la force, un chameau pour la taille, et pour la vigueur un lion. Rustem, aussitôt qu'il vit la jument et son poulain, fit un nœud à son lacet royal pour séparer le poulain du troupeau.

Mais le vieux pâtre lui dit :

« O homme puissant! ne cherche pas ce cheval; il court beaucoup de bruits sur lui; nous le nommons Ṛaksch. Il est brillant comme l'eau et vif comme la flamme; mais, dès que sa mère voit le lacet d'un cavalier, elle accourt comme une lionne pour se battre et défendre son poulain. Garde-toi, ô homme prudent! de tourner autour de ce dragon! car, lorsque cette jument s'élance à l'attaque, elle déchire le cœur du lion et la peau du léopard. »

Digitized by Google

Quand Rustem eut entendu ce discours, il fit un nœud à son lacet royal et prit dans le nœud la tête du poulain pommelé. La mère accourut comme un éléphant furieux, et voulut lui arracher la tête avec ses dents; mais Rustem rugit comme un lion sauvage, et la jument étonnée de sa voix, fit un bond et s'enfuit devant lui. Rustem affermit ses pieds sur le sol, étendit sa puissante main de héros et la posa de toute sa force sur le dos du cheval. Raksch ne plia pas : on aurait dit qu'il ne s'en apercevait point. Rustem s'écria :

« Voilà mon siége; c'est maintenant que je puis faire de grandes choses. »

Il sauta sur Raksch rapide comme le vent, et le cheval couleur de feu s'élança sous lui comme un cheval de guerre. C'était une biche

qui courait; il avait la bouche tendre, l'écume abondante, de l'ardeur, des hanches rondes, de la sagacité et l'allure douce.

« Le cœur de Zal était gai comme le printemps. » Dans la joie qu'il ressentait de son fils, il ouvrit les portes de son trésor et distribua de l'or aux indigents.

XIII

Zal-zer rassembla les grands et leur dit :

« Nous avons une armée nombreuse, mais nous n'avons pas de chef depuis la mort du roi ; il nous faut un chef de la race Keïanide, afin que tous lui obéissent. J'ai appris par les astrologues qu'un jeune prince rempli de courtoisie et de justice, descendant du grand Féridoun, nommé Keïkobad, vit retiré sur le mont Alborz. J'enverrai Rustem à sa recherche ; il nous le

5.

Digitized by Google

ramènera, et nous poserons sur sa tête la couronne de turquoises. »

Il donna ses instructions à Rustem, qui se prosterna les sourcils contre terre devant son père, puis sauta joyeusement sur Raksch et se hâta d'entreprendre le voyage périlleux à travers les provinces envahies par les Touraniens. Après plusieurs combats dont il sortit victorieux, il approcha du mont Alborz, et aperçut un magnifique palais entouré de beaux arbres et d'eaux vives. Un siége élevé était placé près de l'eau; un jeune homme brillant était assis sur ce trône à l'ombre d'un platane.

« Le lieu était semblable à un paradis plein de parfums et de beautés. »

Il était entouré d'une assemblée de grands digne d'un roi, et, lorsqu'ils aperçurent Rustem

de loin, ils allèrent au-devant de lui pour lui offrir l'hospitalité; mais Rustem leur répondit :

« O héros illustres, qui portez haut la tête, il ne convient pas que je tarde auprès de vous, car je suis chargé d'une affaire importante, et j'ai devant moi de longs et pénibles travaux. La frontière est remplie d'ennemis, chaque famille est en deuil, le trône de Perse est privé de son roi; il ne m'est pas permis de boire de vin jusqu'à ce que j'aie accompli ma mission.

» Les chefs lui répondirent :

» Dis-nous ce que tu vas chercher sur le mont Alborz : nous t'escorterons, et pendant ce temps notre amitié s'accroîtra. »

Rustem leur expliqua qu'il cherchait Keïkobad, prince de la race de Féridoun. Ils lui

promirent en souriant de lui donner de ses nouvelles. Alors ils coururent comme le vent jusqu'au bord de l'eau, et ils s'assirent tous à l'ombre de grands platanes.

Le jeune homme qui était assis sur le trône prit la main de Rustem, remplit une coupe et but en l'honneur de son hôte. Alors Rustem expliqua sa mission; le jeune homme sourit et lui dit :

« O Pélewan, je suis Keïkobad, et je connais le nom de mes aïeux. J'ai eu un songe : deux faucons blancs sont venus vers moi, tenant dans leurs serres une couronne brillante comme le soleil; ils se sont approchés en se balançant, et ils ont placé cette couronne sur ma tête. Et maintenant Rustem est devenu pour moi le faucon blanc, et j'ai reçu le



message touchant la couronne de la Perse. »

Rustem lui répondit :

« Lève-toi et allons rejoindre les braves qui t'attendent. »

Ils s'élancent sur leurs chevaux de guerre avec toute leur escorte et ne se lassent pas d'aller jour et nuit. Ils rencontrent en route les Touraniens que le roi Afrasiab (1) envoyait leur intercepter le chemin. Keïkobad veut s'élancer au combat, mais Rustem le retient :

« Un tel combat n'est pas digne de toi; mon cœur, mon cheval et ma massue, c'est assez d'amis pour moi, et je ne désire que Dieu pour gardien. »

(1) Afrasiab était le nom dynastique des rois du Touran, et il passait de fils en fils, comme celui de Pharaon pour les rois d'Égypte.

Digitized by Google

Il dit, et, faisant bondir Raksch, il distribue des coups « comme les donne un brave, » et étend à terre tous les guerriers qui s'avancent au-devant de lui.

Alors le chef de l'armée ennemie, voyant tomber ses guerriers, sort des rangs et se présente pour combattre; mais Rustem lui arrache ses armes des mains, l'enlève de sa selle, et le transperce de sa propre lance, comme un oiseau percé par la flèche d'un chasseur.

Lorsque l'armée voit son chef jeté à terre comme une chose vile, elle s'enfuit, et les chefs continuent leur route et arrivent près de Zal-zer, qui les reçoit avec des honneurs souverains, et place la couronne de turquoises sur la tête de Keïkobad. Pendant huit jours il y eut de grandes réjouissances et de somptueux banquets.

Digitized by Google

XIV

Ainsi investi du pouvoir, le roi Keïkobad se hâte de faire des préparatifs pour le combat contre les troupes d'Afrasiab.

Il passe son armée en revue; Rustem se revêt de son armure de guerre, et « fait lever la poussière sous les pieds de son cheval, comme un éléphant en fureur. »

Il devance l'armée, les grands le suivent; derrière eux s'avancent Keïkobad et Zal-zer.

« L'un était le feu, et l'autre la raison. »

L'étendard de Kaweh le forgeron, porté devant eux, donne de brillants reflets jaunes, rouges et violets. La terre était agitée comme un vaisseau soulevé par les vagues; les boucliers couvraient les boucliers sur la plaine et sur la montagne comme des écailles brillantes, et les épées étincelaient comme des flambeaux.

« Le sol était comme une mer au-dessus de laquelle auraient brillé cent mille lampes. »

Lorsque les deux armées se rejoignirent, on n'en voyait plus ni le commencement ni la fin.

Rustem, ardent au combat, demande à son père de lui montrer l'étendard du roi Afrasiab :

c'est lui qu'il veut combattre. Zal-zer, effrayé du péril de son fils, veut le dissuader, il lui dit qu'Afrasiab est comme un dragon pour la force, et que sa colère est comme un nuage qui verse le malheur :

« Son drapeau est noir, sa cotte de mailles est noire, ses brassards sont de fer, son casque est de fer incrusté d'or et surmonté d'un panache noir. »

Rustem répond :

« Ne sois pas inquiet de mon sort, car Dieu est avec moi. »

Et il saute sur son cheval aux sabots retentissants, et il jette un grand cri de guerre. Afrasiab s'étonne de son extrême jeunesse, et demande son nom. On lui répond que c'est un jeune fils du héros Zal-zer qui vient pour ac-

quérir de la gloire. Afrasiab s'élance au-devant de lui comme sur une proie facile; mais Rustem, prompt comme l'éclair, suspend à l'arçon sa pesante massue, serre son cheval, saisit Afrasiab par la ceinture, et le soulève de sa selle. Le cuir de la ceinture ne résiste pas au poids, il se rompt, et Afrasiab tombe sur la poussière. Ses cavaliers l'entourent et l'emmènent sur un cheval rapide; il se sauve, laissant son armée sans chef.

Alors l'armée du roi de Perse s'ébranle comme la mer sous la tempête, et disperse les Touraniens. Afrasiab retourne auprès de son père, confondu de sa prompte défaite, et lui donne le conseil de chercher la paix, car rien ne résiste à Rustem.

« Tu sais, dit-il, que j'ai le bras et le cœur,

la force et la hardiesse; mais dans sa main je ne pèse pas plus qu'une mouche. Il lâche les rênes de son cheval, et franchit les torrents et les précipices. Qu'est-ce devant lui qu'un fleuve ou qu'une montagne? Tu sais que j'ambitionne la puissance et la possession du monde; mais devant lui ma force s'est évanouie. Cherche les conseils de la sagesse, et fais la paix. »

Le roi, les yeux remplis de larmes, resta étonné des paroles d'Afrasiab; cependant il fit choisir un homme prudent pour l'envoyer à Keïkobad, et écrire une lettre ornée de dessins d'or et de couleur sur les marges. Keïkobad, clément et juste, écoute les propositions de paix, malgré l'ardeur de ses guerriers qui veulent profiter de leurs avantages pour exterminer les ennemis. Keïkobad leur dit:

« Si l'éléphant combat la mouche, il manque à la justice. La colère de Dieu me porterait malheur, soyons toujours sous la protection du maître du monde. »

XV

La guerre ainsi terminée par la valeur de Rustem, le roi, de retour dans sa capitale, prépara des présents pour Zal-zer et pour Rustem; on plaça sur cinq éléphants des litières brodées d'or et de turquoises, et sur les litières des charges d'armes incrustées d'or et des brocarts.

Il leur écrivit :

« J'aurais voulu vous faire un plus grand

Digitized by Google

présent; mais, si ma vie est longue, vous n'aurez rien à désirer dans le monde. »

Le roi Keïkobad, ayant rendu la paix à ses États, voyagea dans ses vastes possessions pendant dix ans, rendant partout justice et miséricorde. Il disait :

« Si quelqu'un est trop pauvre pour jouir de la vie, mon trône est son bien et le bien de tous ceux qui sont sous ma protection. »

Enfin lorsqu'il sentit que la mort approchait, il appela son fils Kaous, qui devait lui succéder, et lui parla longuement sur la justice et la libéralité.

« Ceux qui s'attachent à la vie n'ont pas de sens; pour moi, je sors tel que j'étais quand j'arrivais du mont Alborz pour prendre possession du trône. Si tu es un homme juste et

d'intentions pures, tu trouveras ta récompense dans l'autre monde; mais si les passions t'enveloppent de leurs lacets, et, si tu tires injustement de son fourreau une épée tranchante, ton séjour sera comme une flamme et ton cœur sera plein d'amertume. »

Il dit :

« Et changea son palais contre un cercueil. »

XVI

Lorsque Kaous succéda à son père, lorsqu'il vit les trésors de toute sorte accumulés et le monde entier tributaire et soumis à sa puissance, « l'orgueil lui fit quitter les voies de la justice. » Il ne songea qu'à boire et à jouir, et ne marcha pas sur les traces de son père. Esprit faible, plein de vanité, il se laissa entraîner aux guerres les plus injustes et les plus désastreuses; il ne prenait conseil ni de Zal-zer ni

Google

de Rustem, et toutes les prouesses de ces grands guerriers ne servaient qu'à réparer les fautes de Kaous et à le tirer de la captivité dans laquelle ses folies l'avaient jeté. Il passait son temps à boire et à festoyer avec des musiciens et des danseurs; blasé sur tous les plaisirs, il en cherchait sans cesse de nouveaux. Il arriva qu'un jour qu'il buvait du vin sous un bosquet de jasmins, on lui annonça un chanteur étranger qui demandait à se faire entendre. Le roi l'admit avec empressement, car tout ce qui était nouveau lui plaisait. Or ce musicien était un espion envoyé par un roi rival du Mazendéran pour tenter la faiblesse et la vanité de Kaous. Il était habile dans son art; il chanta avec un goût infini une chanson sur les beautés du Mazendéran.

« Que le Mazendéran, mon pays, soit célébré! La rose ne cesse de fleurir dans ses jardins; la tulipe et l'hyacinthe couvrent ses montagnes; l'air y est doux, la terre y est peinte de fleurs. Il n'y a ni froid ni chaleur; il y règne un printemps éternel. Le rossignol chante dans ses jardins, la biche erre dans ses vallées; tout y est plein de couleurs et de parfums; les bords des ruisseaux y sourient toute l'année; on dirait que ses rivières coulent de l'eau de rose. Que ce soit en hiver ou en été, au printemps ou à l'automne, la terre est toujours couverte de fruits et de fleurs, et partout les faucons de chasse sont à l'œuvre. Le pays tout entier est orné d'or, de brocart et de joyaux. Des esclaves belles comme des idoles portent des couronnes d'or. Quiconque ne demeure pas dans ce pays

ne peut se réjouir d'avoir accompli le désir de son âme. »

L'esprit de Kaous s'assombrit en entendant ces paroles : il s'était cru jusque-là le plus grand monarque de la terre. L'ennui et la jalousie s'emparèrent de son âme; il résolut de conquérir ce merveilleux pays du Mazendéran.

Lorsque les chefs du pays connurent le désir insensé du roi, qui allait les précipiter dans une guerre injuste, ils expédièrent un messager sur un dromadaire de course à Zal-zer et à Rustem. Eux seuls pouvaient avoir assez d'empire sur Kaous pour le détourner de son fatal projet. Mais, obstiné autant que vain, il n'écouta pas leurs sages conseils, et ils se retirèrent de devant lui le cœur brisé de douleur, prévoyant tous les malheurs qui devaient arriver.

Digitized by Google

XVII

Le Mazandéran était au centre du pays des Géants. Leur chef, appelé le Dive blanc habitait les montagnes, et descendait dans les plaines lorsque le roi réclamait son assistance. Sa gigantesque stature et sa force prodigieuse inspiraient la terreur à ses ennemis et une aveugle confiance aux soldats du Mazendéran. Kaous éprouve une défaite complète; il est fait prisonnier avec ses principaux chefs, et

Google

jeté dans un cachot. Le géant les frappa de cécité, et dit au roi du Mazendéran :

« Je n'ai pas voulu tuer le roi Kaous, parce que l'adversité le rendra sage et que son exemple détournera tout souverain d'attaquer désormais le Mazendéran. »

Kaous trouve le moyen d'envoyer un message, « prompt comme l'oiseau qui vole à tire d'aile, » à Zal-zer, le chef révéré des Persans, pour l'instruire de ses malheurs et s'accuser de les avoir mérités en méprisant ses conseils. Le prudent Zal ne communique à personne la nouvelle du désastre de l'armée et de la captivité du roi, pour ne pas exciter des révoltes dans les provinces tributaires ; car il savait combien l'autorité de Kaous avait souffert de cette guerre téméraire, et aussi pour ne pas



mettre l'ennemi sur ses gardes. Il concerte seul avec Rustem le moyen d'aller secrètement à Mazendéran délivrer le roi. Ce périlleux voyage et les aventures merveilleuses de son cheval forment une partie très-populaire des exploits du héros, quelque chose d'analogue aux travaux d'Hercule chez les Grecs. C'est cette légende que nous allons raconter.

Digitized by Google

XVIII

Rustem part seul pour délivrer le roi Kaous, prisonnier à Mazendéran. Il voyage jour et nuit, prenant le chemin le plus dangereux, le moins fréquenté, mais le plus court. Il arrive dans une prairie où paissaient des onagres : il en tue un et le rôtit sur un feu de broussailles, car il avait faim. Il ôte la bride de Raksch et s'arrange pour dormir dans un champ de ro-

Digitized by Google

seaux. Au milieu de la nuit, un lion du désert aperçoit un homme couché et un cheval en liberté : il se jette d'abord sur le cheval, mais celui-ci s'élance comme le feu, lève ses deux pieds de devant, frappe le lion sur la tête et le saisit avec ses dents aiguës à la nuque. Après un combat terrible, Raksch tue le lion. Rustem, réveillé par le bruit, caresse son cheval et lui dit :

« O imprudent animal ! si tu étais tombé dans ses griffes, comment me serais-je acquitté de ma mission ? »

Et il adressa ses prières à Dieu qui répand ses grâces.

Rustem avàit devant lui un chemin difficile : c'était un désert sans eau, et d'une chaleur si ardente que les oiseaux tombaient morts sur

le sable brûlant. On aurait dit que le feu venait d'y passer. Le cheval et le cavalier étaient haletants. Rustem descendit de cheval tout chancelant; ne voyant aucun moyen de résister à la chaleur et à la soif, il tomba sur le sol et tourna ses regards vers le ciel, disant :

« O Dieu! si mes souffrances te plaisent, la mesure est comble pour moi dans ce monde; mais je me traîne encore, espérant que le Tout-Puissant se servira de mon bras pour prêter secours au roi Kaous. »

Dans ce moment, un bélier venant à passer devant lui, il dit dans son cœur:

« Où donc est l'abreuvoir? Certainement c'est Dieu qui me protége. »

Et suivant de l'œil le bélier, il découvrit une source d'eau claire et limpide.

« Quand une position est difficile, dit le poëte, il ne faut chercher asile que près de Dieu ; car quiconque s'écarte de Dieu, unique distributeur des miséricordes, est dépourvu de raison. »

Après des actions de grâces, il ôta la selle de Raksch, le lava le rendit brillant comme le soleil, et se baigna lui-même dans l'eau limpide, puis il se coucha.

Pendant qu'il dormait, un tigre sortit du désert, Raksch court vers le héros, frappe la terre de ses pieds et secoue la queue. Rustem se réveille, regarde autour de lui ; mais le tigre avait disparu. Il gronda Raksch de l'avoir réveillé, et se remit à dormir. Le tigre sort de nouveau de sa tanière, et Raksch déchire le sol en ruant. Rustem se réveille les joues

pâles de colère, il apostrophe son cheval, et, ne voyant rien dans l'obscurité de la nuit, il s'endort une deuxième fois. De nouveau le tigre s'avance, et Raksch s'enfuit, car il avait peur du tigre et de Rustem; mais son amour pour son maître le ramena bientôt près de lui. Il revint rapide comme le vent, hennissant et frappant la terre de son sabot d'airain. Cette fois la terre ne put cacher le monstre, qui se jeta sur Rustem. Quand Raksch vit le tigre qui assaillait son maître, il coucha les oreilles et se mit à déchirer avec ses dents l'épaule du tigre, qui se retourna sur lui. Rustem saisit ce moment pour frapper le tigre avec son épée, et il sépare la tête du corps.

XIX

Le lendemain Rustem entre dans le pays dominé par les magiciens ; il aperçoit tout près, sous des arbres, un repas préparé à côté d'une fontaine et une lyre couchée à terre. Plein d'étonnement, il prend la lyre, et en tire quelques sons qui frappent l'oreille d'une jeune et belle magicienne, qui s'approche de lui et s'assied à ses côtés. Rustem, ne sachant que penser de cette apparition, adresse une prière

Google

à Dieu, invoque sa protection, et présente une coupe de vin à la belle jeune fille; mais, aussitôt que le nom de Dieu est prononcé, les traits de la magicienne se décomposent, et elle disparaît dans la forêt.

Après avoir rendu grâce au Tout-Puissant d'avoir échappé à ce péril, il continua sa route jour et nuit.

Enfin il parvint à un beau pays émaillé de verdure et de fleurs, et il chercha à prendre du repos. Le terrain était couvert de riches moissons. Or, comme Raksch paissait en liberté, les gardiens des champs se jetèrent sur lui pour le prendre au lacet; mais Raksch bondit vers son maitre, qui se réveilla aussitôt et vengea son injure. Les gardiens s'enfuirent, et racontèrent au puissant Aulad, gouverneur

du pays, qu'un héros étranger ravageait ses moissons et maltraitait ses serviteurs.

Aulad part avec sa suite et une poignée de braves, et se précipite sur Rustem ; mais celui-ci s'était mis en selle et avait tiré son épée indienne du fourreau. « Il s'avance comme un nuage d'où sort la foudre ; » il frappe les premiers qui veulent lui barrer le passage et fait voler leurs têtes dans la poussière. Les autres prennent la fuite. Rustem roule son long lacet soixante fois autour de son bras, et le lance sur le chef Aulad. Il prend sa tête dans le nœud, serre le lacet, le désarçonne et le jette par terre, mais il ne le tue pas ; car il veut profiter de ses connaissances du pays. Il lui dit que, s'il veut lui servir de guide fidèle dans l'entreprise qu'il doit accomplir, il lui mettra la couronne du

Mazendéran sur la tête, mais qu'au premier signe de trahison ou de lacheté, il lui percera le cœur.

Digitized by Google

XX

Aulad, heureux de sauver sa vie et pénétré de respect pour Rustem et les hauts faits dont il a été témoin, lui promet de le conduire à la prison où le roi Kaous et les Persans sont enfermés, et près de la demeure du géant appelé le Dive blanc; mais en même temps il tâche de le détourner de cette audacieuse entreprise par le récit des dangers qu'il va courir. Rustem se presse de plus en plus, ne voulant pas laisser

arriver dans le Mazendéran le bruit de ses exploits avant qu'il ait atteint son but en délivrant le roi. Il relâche Aulad du lacet, le fait courir devant lui, et le suit, gaiement nuit et jour, sans repos, à travers les montagnes et les plaines.

Après une longue marche, il entend le bruit des timbales et de la musique guerrière; il voit mille feux qui illuminent la nuit. C'est le Mazendéran. Les magiciens gardent la cité et passent la nuit en festins. Rustem tombe à l'improviste sur la garde, tue le chef et avance dans la ville. Son cheval Raksch hennit d'une telle force, que du fond de sa prison le roi Kaous s'écrie :

« Mes malheurs sont finis; il n'y a que le cheval de Rustem qui puisse pousser un tel cri. »

Les chefs qui partageaient sa captivité se regardent, disant :

« Le roi a perdu l'esprit ; le malheur a altéré sa raison. »

Mais au même moment Rustem, avec l'aide d'Aulad, pénètre dans la prison. Kaous le serre contre sa poitrine, et tous rendent grâce à Dieu, qui leur a amené un libérateur.

Mais Rustem sait que sa tâche n'est pas encore achevée ; que, tant que le chef des géants sera en vie, il n'y aura aucun moyen de soustraire les prisonniers à sa puissance et de les faire sortir du pays. Il ne tarde pas un instant, même pour partager leur joie. Il leur recommande la prudence, et repart avec son guide Aulad pour la montagne des Géants.

Lorsqu'il voit de loin la caverne béante, de-

meure du Dive blanc, gardée par une forte armée, il s'arrête et consulte Aulad. Celui-ci, effrayé de la témérité de Rustem, lui dit que, quand il serait de fer, il ne résisterait pas. Rustem n'était pas d'humeur à se laisser détourner de son entreprise; il lui répond qu'il le consulte seulement pour savoir l'heure la plus convenable à l'attaque. Aulad lui dit :

« A midi, lorsque le soleil est dans toute sa force, le géant dort au fond de sa caverne, et tous ses sujets se couchent à l'entrée. Si Dieu prête à Rustem une force surnaturelle, il pourra seulement alors tenter de les surprendre. »

Rustem reçoit cet avis avec joie et se désarme pour prendre du repos, en attendant l'heure fatale.

Lorsque le soleil ferme le calice des fleurs et

que les insectes bourdonnants assourdissent la terre, il se lève se revêt de son bouclier et de son casque, s'arme de son épée de combat; il attache Aulad à un tronc d'arbre, et s'avance seul vers la caverne. Arrivé à l'embouchure, il pousse un cri semblable à un coup de tonnerre, et fait voler les têtes des gardiens endormis. Ceux qui échappent s'enfuient.

Rustem pénètre dans l'intérieur du rocher. Pendant quelques instants il ne distingue rien, tant la caverne est sombre et profonde. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, il aperçut une masse énorme comme un rocher étendue à terre. Le géant avait une chevelure comme la crinière d'un lion; sa hauteur et sa largeur remplissaient l'espace. Alors commença un combat horrible. Jamais Rustem n'avait

couru de si grands périls. Le géant lui-même n'avait jamais rencontré un adversaire si redoutable. Rustem évite un quartier de roche lancé pour l'écraser, et porte au géant un coup d'épée si tranchant qu'il lui coupe une jambe. La lutte désespérée dura longtemps; la terre était inondée de sueur et de sang.

« Mais Dieu donna la force et l'audace à Rustem, qui vainquit son ennemi et lui ouvrit le côté pour en arracher le cœur; car quelques gouttes de ce sang, versées sur les yeux du roi et ses compagnons de captivité, devaient leur rendre la vue (1). »

Toute l'armée du Dive s'enfuit, voyant son chef vaincu et mort.

(1) On remarquera l'analogie partielle et lointaine de cette tradition persane avec l'histoire de Tobie.

Rustem délivre Aulad, et retourne en hâte vers Kaous pour achever de le mettre en sûreté, lui et les siens. Après leur avoir rendu la vue, il revêtit Kaous de ses ornements royaux, afin qu'il ne rentrât pas dans son pays sous l'aspect humiliant d'un captif délivré de ses chaînes, mais comme un roi rentrant dans ses États.

Kaous écrivit au roi du Mazendéran une lettre prudente et sage, l'engageant à se soumettre et à lui rendre hommage, disant qu'il n'avait voulu détruire que les magiciens qui ne croyaient pas en Dieu; il envoya la lettre par un messager actif et intelligent. Le roi, lorsqu'il l'eut reçue, la fit parfumer de musc et d'ambre, et appela un sage pour la lui lire. Mais la vengeance était dans son cœur; il n'écouta aucun avis, et répondit :

Digitized by Google

« J'ai à ma cour mille fois mille guerriers; j'ai douze cents éléphants tels que vous n'en avez jamais vu de pareils. Je conduirai contre mon ennemi une armée formidable, et je soulèverai la poussière de la destruction. »

Lorsque le messager revint vers Kaous avec ces paroles de guerre, Rustem décida le roi à l'envoyer lui-même avec un nouveau message.

« Le scribe tailla sa plume de roseau comme une pointe de flèche, »

Et écrivit ces paroles que le roi lui dicta :

« Ce que tu as écrit sont des paroles vaines qui ne conviennent pas à un homme de sens; dépouille-toi de cette arrogance, et viens selon mes ordres, sinon je couvrirai de mes armées l'espace entre une mer et l'autre, et les vautours feront de toi leur proie. »

Le roi, ayant scellé la lettre de son sceau, la remis à Rustem, qui partit comme un simple courrier.

Lorsqu'il arriva en face de l'armée du Mazendéran, pour conserver un caractère de messager de paix et en même temps pour inspirer le respect par sa force prodigieuse à ceux qui venaient à sa rencontre avec des figures douteuses ou malveillantes, il saisit un arbre à larges branches qui se trouvait sur sa route, le déracina par la force seule de son poignet, et le prit dans la main comme un javelot, au grand étonnement des chefs de l'armée ennemie; puis, avec mépris, il le lança de côté loin de lui, et la chute de ses branches écrasa plusieurs cavaliers. Un des grands du Mazendéran, renommé pour sa force,

s'avance pour prendre la main de Rustem en signe d'amitié, mais en réalité dans l'intention de la serrer de telle force qu'il espère faire fléchir le messager. Rustem sourit, et étreignant à son tour la main du cavalier, il le fit pâlir et tomber de cheval sans connaissance. le roi, étonné de tout ce qu'il entendait dire de cet envoyé de Kaous, le manda en sa présence et lui offrit de magnifiques présents; mais Rustem n'en voulut accepter aucun, et, voyant que le roi se courrouçait de la lettre de Kaous et qu'il n'inclinait pas à la paix, il revint près du roi, la tête pleine du désir de la vengeance.

Un combat acharné dura sept jours entre les deux armées. Enfin Rustem triomphe; il tue le roi du Mazendéran, et toutes ses richesses sont réunies et entassées comme une montagne

devant Kaous, qui les distribue à toute son armée, selon les mérites de chacun; puis il ordonne des prières pendant sept jours, en actions de grâce des sept victoires. Le huitième jour il fit venir tous ceux du pays qui étaient indigents, et leur fit largement l'aumône. Il établit Aulad sur le trône pour accomplir la promesse de Rustem, et repartit pour sa capitale avec toute son armée.

Kaous prépare un présent digne de Rustem : un trône orné de turquoises et de têtes de béliers en or, une couronne royale enrichie de pierreries, un coussin de brocart, un bracelet, une chaîne d'or, cent femmes esclaves richement vêtues, cent hommes armés et cent chevaux caparaçonnés d'or et d'argent, cent mulets noirs, cent bourses de pièces d'or, des coupes



de rubis et de turquoises pleines de parfums, enfin une lettre d'investiture de Nimroux et de tous les royaumes du Midi. Rustem, comblé d'honneurs, retourna près de Zal-zer, son père.

Digitized by Google

XXI

Mais l'humeur inquiète de Kaous ne resta pas longtemps en repos. Il s'attaqua au roi du Hamavéran. Il eut d'abord des succès contre lui; mais le roi lui tendit un piége. Il inspira au faible Kaous un violent amour pour sa fille Soudabée. Kaous consentit à l'épouser et à la proclamer reine au-dessus de ses autres femmes, quoique la première lui eût donné un

fils nommé Sciawousche, confié pour son éducation à Rustem.

Dès que le roi du Hamavéran eut attiré Kaous et ses guerriers dans son palais, il les fit prisonniers et les enferma tous dans une forteresse. Les Persans supplièrent encore, comme toujours, Zal-zer et Rustem de venir à leur aide.

« Le cœur de Rustem, avide de combats, s'élança comme la flamme. »

Il se mit à la tête de l'armée des Persans pour délivrer Kaous une seconde fois. La route par terre était longue : Rustem s'embarqua sur des vaisseaux et arriva par mer.

« Quand son armée aborda sur la terre ferme, on ne vit plus ni montagnes ni plaines. On aurait dit que la terre n'était plus qu'armu-

res et cuirasses, et que les étoiles empruntaient leur lumière aux pointes des lances. Il y avait tant de casques d'or, de boucliers d'or, tant de haches d'armes brillantes appuyées sur les épaules des braves, qu'on aurait dit que la terre était d'or fluide. Le son des trompettes fendait les rochers, le sol se dérobait sous les pieds des chevaux ; les tambours, les clairons et les timbales retentissaient d'un camp à l'autre. Les champions sortent des rangs, jettent les rênes sur la crinière des chevaux, trempent dans le fiel la pointe de leurs lances, et, baissant la tête sur le bouton des selles, poussent le cri de guerre. Le combat fut tel, qu'on aurait dit qu'il pleuvait du vermillon sur la terre noire. »

La terreur s'empara des Touraniens à l'as-

pect de cette armée inattendue, et surtout à l'aspect de Rustem « au corps d'éléphant. » Ils avaient appelé à leur aide les Berbères et les cavaliers d'Égypte, et Rustem eut trois armées à combattre à la fois. Il triompha partout : les auxiliaires se soumirent et vinrent grossir l'armée persane. Le roi fut délivré, et, accompagné de Soudabée, rentra dans son royaume.

Digitized by Google

XXII

Pendant les loisirs de la paix, le roi Kaous rendit la splendeur à son trône et entreprit de magnifiques constructions sur le mont Alborz, pour forcer au travail les géants conquis et leur ôter les moyens de nuire, pour profiter aussi de leur science; car ils passaient pour savoir tous les secrets de la nature. Kaous leur fit bâtir un palais de cristal incrusté d'émeraudes pour un lieu de fêtes et de festins. Il fit

Google

creuser dans le roc, pour les chevaux et les dromadaires, des écuries soutenues par des piliers de pierre dure et des barreaux d'acier. Il fit bâtir ensuite un édifice avec un dôme d'onyx, et il y établit un mage célèbre, afin que la science ne se perdît jamais dans ce lieu. Enfin il éleva pour sa résidence royale un palais construit de lingots d'argent et d'or incrustés de turquoises et de rubis. Des jardins délicieux entouraient ce palais. Le climat était si doux dans ce lieu, qu'un printemps perpétuel y faisait fleurir des roses en toutes saisons.

XXIII

Mais Ariman, chef des Dives, voulut perdre Kaous pour délivrer les siens de sa dure domination. Sous différents déguisements il approcha du roi ; il attisa sa vanité et lui persuada que, pour être supérieur à tous les monarques de la terre, il fallait s'élever au ciel et planer à son gré au-dessus des mortels. Kaous ne dormit ni jour ni nuit, tant cette idée le possédait.

« Comment voler sans ailes?

« Ignorait-il (dit le poëte) que nul n'a le pouvoir de monter au ciel? Dieu n'a pas besoin du monde, Dieu est un, et toutes les créatures sont impuissantes contre ses ordres. Le ciel et la terre, ô homme! ont été créés pour toi; mais le ciel est au-dessus de ton vol. »

L'insensé Kaous rassembla les magiciens : Ariman avait triomphé de son faible esprit. Ils inventèrent d'élever dans l'air le roi Kaous par le moyen de quatre aiglons nourris dans un lieu obscur, puis enchaînés au trône sur lequel serait assis le roi. Les aiglons, en voyant le ciel ouvert, s'élevèrent en effet comme des flèches au-dessus des sommets des plus hautes montagnes; mais, lassés de leur vol impétueux et de leur lourd fardeau, ils s'abattirent sur un

rocher, laissant Kaous brisé et meurtri de sa chute.

Rustem et les grands se mettent à la poursuite du roi. Après de longues recherches, ils le trouvent épuisé et gisant à terre. Ils l'accablent de reproches, lui rappellent toutes les fautes de sa vie passée, ses guerres injustes, et ce dernier trait de révolte contre Dieu même, qui le couronnait d'opprobre. Kaous dévore sa honte et s'humilie. De retour dans son palais, il reste quarante jours prosterné devant Dieu, demandant grâce et pardon avant de remonter sur son trône.

Cette aventure de Kaous n'est évidemment qu'un des symboles que Firdouzi a annoncés. Elle est, comme la fable d'Icare, l'allégorie de la démence de l'orgueil puni.

XXIV

Je passe plusieurs hauts faits d'armes de Rustem, pour arriver à la partie la plus touchante de son histoire. Firdouzi commence ainsi :

« Écoute maintenant un récit plein de larmes. Si un vent froid vient de l'espace et fait tomber un fruit avant sa maturité, l'appellerons-nous juste ou injuste ? Si la mort est une nécessité, quelle injustice y a-t-il en elle ? Ton

8.

esprit ne peut percer ce mystère ni soulever ce voile. Tous arrivent devant cette porte avide qui ne se rouvre pour personne. Mais s'il est vrai que tu trouves en mourant un meilleur séjour, alors les braves et les jeunes doivent bénir dans leur cœur la mort. Si le feu brûle quand on l'allume, est-ce une chose étonnante? Le souffle de la mort est comme le feu dévorant : il n'épargne ni la jeunesse ni la vieillesse. La vieillesse et la jeunesse sont même chose quand elles sont arrivées au terme fixé pour chacun. Livre-toi à l'adoration et à la prière, prépare-toi pour le dernier jour, et tu n'auras pas à te plaindre de ce que Dieu aura fait. »

XXV

Un jour Rustem, entraîné par la chasse, entra dans un pays ennemi; mais le roi de Semengan, loin de se mettre en guerre avec Rustem, l'attire chez lui et le comble d'honneurs. Rustem voit la fille du roi et en devient amoureux. Il l'épouse; mais, n'osant déclarer son union avec une fille d'une race ennemie, il la laisse chez son père et lui donne de grands trésors, entre autres un bracelet orné d'un onyx

Digitized by Google

sans prix qu'elle doit mettre sur le bras de son premier-né.

Rustem, très-affligé de quitter sa jeune femme, retourne dans son pays. Au bout de neuf mois, Théminée met au monde un fils beau comme le soleil et semblable à Rustem. Théminée se dit en elle-même :

« Si Rustem sait qu'il lui est né un fils, il viendra l'enlever de mes bras et me privera pour jamais de la lumière de mes yeux. »

Elle fait partir un messager pour Zaboulistan, disant qu'elle a mis au monde une fille qui sera élevée comme la fille du roi. Rustem renvoie le messager avec de grands présents pour la mère; mais, croyant n'avoir pas de fils, il ne songe plus trop à cet enfant. Les filles dans les harems d'Orient sont à peine au-

dessus des esclaves. Ce n'est qu'en se mariant qu'elles prennent quelque importance, comme gage d'alliance d'une cour avec une autre.

Digitized by Google

XXVI

Quinze ans se passent. Sorhab, fils de Rustem, devient un colosse de force, un lion de courage, et de plus son âme est tendre et généreuse. Il dit à sa mère qu'il voit bien qu'il n'est pas de la race de Semengan, qu'il se sent supérieur à toute sa famille. Il exige que sa mère lui révèle son origine. Lorsqu'il apprend qu'il est le fils de Rustem, il se redresse fier et heureux, et dès ce moment il ne rêve plus que guerres

et conquêtes. Il veut mettre la couronne de la Perse et du Touran réunis sur la tête de Rustem et de Théminée. Sa mère tremble que, dans l'ardeur de sa jeunesse, il ne se vante de son origine, et que le tyran Afrasiab, roi du Touran, ne le fasse périr en haine de Rustem. Mais Afrasiab, le croyant alors fils de son allié le roi de Semengan, place en lui tout son espoir de vaincre les Persans. Il l'investit d'un commandement important, malgré son extrême jeunesse, et l'envoie avec une forte armée sur les frontières de la Perse.

Les frontières étaient défendues par une forteresse qui dominait la plaine. Sorhab combat le châtelain Hedgir et le renverse de cheval. Hedgir demande grâce, et Sorhab, généreux autant que brave, lui laisse la vie.

Le gouverneur avait une fille nommée Gurdaférid ; élevée parmi les guerriers, elle s'était formée aux combats et accompagnait toujours son père à la guerre. Du haut des remparts de la forteresse elle voit tomber Hedgir. Sans hésiter elle se couvre de son armure, cache ses tresses sous son casque, ferme sa cotte de mailles, s'élance sur son cheval de bataille et se présente en guerrier devant Sorhab le vainqueur. Elle bande son arc et fait pleuvoir une grêle de traits sur Sorhab, et, lorsqu'il s'approche pour la combattre, elle le reçoit avec la pointe de sa lance en avant et ferme contre le choc. Lorsque Sorhab voit qu'il a devant lui un ennemi sérieux, la colère l'anime, il recule son bras, la pointe de sa lance touche ses côtes; il frappe Gurdaférid à la ceinture, et déchire

sa cotte de mailles. Elle, tirant son épée tranchante, coupe la lance en deux, et retourne la tête de son cheval comme pour fuir. Sorhab la poursuit et lui enlève son casque. Alors ses cheveux, n'étant plus retenus, tombent sur ses joues, et son visage animé par la lutte frappe d'admiration le jeune guerrier.

Lorsque Gurdaférid voit qu'elle est au pouvoir de Sorhab, elle cherche à le séduire et lui parle de paix et d'alliance.

« Ses yeux étaient comme ceux de la gazelle, et on aurait dit que sous l'arc de ses sourcils s'épanouissait le ciel. »

Elle voit que Sorhab est ébloui de sa beauté, et elle commence à le railler, disant :

« L'armée entière va rire de toi quand elle saura que tu as couvert ainsi ce champ de

poussière pour combattre une femme. Ne t'expose pas à rougir, cache cette aventure. Maintenant la forteresse est à toi; permets-moi d'y rentrer, et demain tu viendras en prendre possession. »

Sorhab, subjugué par la beauté, laisse échapper sa proie et perd l'occasion d'une victoire assurée. Gurdaférid se traîne blessée et désarmée jusqu'au château; mais à peine a-t-elle fermée les portes, qu'elle raille son vainqueur du haut des remparts. Sorhab, qui avait voulu réellement en faire sa femme, voyant qu'elle se rit de lui et qu'elle n'a proposé paix et alliance que pour lui soustraire sa victoire, lui répond qu'elle se repentira de ses paroles légères, et retourne courroucé au camp préparer l'attaque pour le point du jour.

Mais, pendant la nuit, la belle Gurdaférid rassemble ses trésors, ses bijoux et ses serviteurs, et s'enfuit par un passage souterrain. Sorhab, à l'aube du jour, s'avance avec son armée pour prendre possession du château, il le trouve vide. Humilié de s'être laissé jouer, il se venge en ravageant tout le pays.

XXVII

Kaous, apprenant l'invasion des troupes d'Afrasiab et les exploits du jeune héros qui est à la tête de l'armée, envoie un chef de la famille royale, nommé Guive le Vaillant, auprès de Rustem, dont il était le gendre. Rustem, si ardent au combat, si prompt à la vengeance, demeure froid à l'appel de Kaous; il lui répugne de prendre part à cette guerre; il donne

des fêtes à Guive, et retarde pendant neuf jours le moment de sa fatale décision. Enfin le sentiment du devoir triomphe de sa répugnance; il se met en route avec Guive. Kaous, impatient, impérieux et irascible, le reçoit avec colère et lui reproche sa lenteur; il s'emporte jusqu'à le menacer de mort. Les courtisans épouvantés veulent entraîner Rustem hors de la présence du roi; mais Rustem, indigné de l'outrage, apostrophe le roi, lui rappelle ses fautes et ses folies, ainsi que les services qu'il lui a rendus. « Sans lui, où serait Kaous? Qui est-il pour oser parler de porter la main sur Rustem? » Puis, rugissant de colère, il remonte à cheval pour retourner dans le Zaboulistan, jurant de ne jamais revoir le roi.

Les chefs consternés se concertent entre eux,

et disent : « Le roi n'a aucun frein. Rustem est le héros du monde, c'est à lui que Kaous doit la vie : il n'y eut jamais pour les malheureux un sauveur tel que lui. Quand les géants du Mazendéran ont chargé le roi et les grands de lourdes chaînes, que de périls et de dangers Rustem n'a-t-il pas affrontés pour le délivrer ! Il a vaincu le chef des géants, il a rétabli Kaous sur son trône, il l'a salué comme son roi ; et, lorsqu'une seconde fois Kaous a été emprisonné dans le Hamaveran, Rustem a combattu trois rois et trois armées pour le secourir. Jamais il n'a tourné le dos aux ennemis du roi ; il a encore ramené Kaous sur son trône, et, loin de se vanter de ses exploits, il s'est prosterné devant lui dans la joie de son âme. Si la mort doit être sa récompense, il ne nous reste qu'à

nous enfuir; sans Rustem, nous serons tous perdus. Comment calmer le roi? et comment faire revenir Rustem, si justement offensé?

Gouderz, vieillard plein de prudence et de sagesse, honoré de tous, s'engage à affronter la colère de Kaous et à le faire rentrer en lui-même. Le roi, honteux de ce qui s'était passé, charge Gouderz de faire sa paix avec Rustem. Rustem ne fléchit pas; mais Gouderz lui fait entrevoir que, s'il refuse la guerre, on pourra penser que l'apparition de ce jeune héros le fait reculer. A cette parole, Rustem bondit de rage et consent à rejoindre l'armée. Du plus loin que Kaous l'aperçoit, il va au-devant de lui et lui dit:

« Mon caractère et ma nature sont durs; mais, quand tu t'es senti blessé, je me suis repenti. »

Rustem, d'un air fier, s'incline et dit :

« Je suis venu pour exécuter tes ordres : puissent le bonheur et le pouvoir te rester fidèles ! »

Le roi, se tournant vers les grands, leur dit :

« Allons, célébrons la fête joyeuse, et demain nous partirons pour la guerre. »

XXVIII

L'armée s'avance jusque sous la forteresse occupée par les Touraniens. Sorhab cherche à découvrir Rustem. Il monte sur les remparts, amenant son prisonnier Hedgir, et il lui promet la liberté s'il veut lui montrer la tente de Rustem. Mais Hedgir, pensant que Sorhad ne cherche Rustem que pour se mesurer avec lui, trompe le jeune prince et lui assure que Rustem n'est point encore arrivé du Zaboulistan.

Digitized by Google

Deux chefs touraniens qui accompagnent Sorhab confirment le mensonge; ils avaient été apostés par Afrasiab pour prévenir toute entrevue avant le combat entre les deux héros dont il commençait à soupçonner la parenté; il espère les détruire l'un par l'autre et veut à tout prix empêcher une reconnaissance.

La répugnance de Rustem à combattre, si contraire à sa nature, le préoccupe lui-même : il s'en étonne, et refuse d'entrer en lice le premier jour. Mais dans l'impatience de Sorhab de se montrer digne de son sang avant l'arrivée de Rustem, il porte un défi au roi lui-même. Kaous intimidé ne veut pas risquer un combat singulier. Il prétexte qu'il ne convient pas à sa dignité de se mesurer avec un jeune imberbe,

et appelle Rustem pour prendre sa place. Ainsi pressé entre son devoir et sa répugnance, Rustem se recommande à Dieu et se rend au centre du champ de bataille. Les deux champions se mesurent de l'œil. Ils sont de même stature, de même valeur; mais l'un a la prudence de l'âge mûr, l'autre l'impétuosité de la jeunesse. Rustem apostrophe son adversaire sur son inexpérience, et l'engage à ne pas se mesurer avec lui, chef aguerri dans mille combats. Sorhab dit seulement :

« Êtes-vous Rustem ? »

Rustem répond :

« Je ne suis que son serviteur. »

Alors Sorhab fond sur lui, et un combat meurtrier s'engage ; ils se combattent à la lance, à l'arc, à l'épée et avec la massue. Ils

sont de même force, aucun n'a l'avantage. La nuit les sépare. Ils se promettent de reprendre la lutte au point du jour.

Rustem rentre dans sa tente, il appelle son frère, et lui dit :

« Ce jeune guerrier est aussi fort que moi, et il a plus de souplesse et d'adresse; nul ne peut prévoir quelle sera l'issue du combat de demain. Tu sais que je tiens ma vie pour rien; mais je prévois que ce jeune héros sera le conquérant de la Perse et que rien ne lui résistera. Si je succombe, engage le roi à prévenir sa défaite par une prompte paix, qui seule peut sauver sa couronne. »

Cela dit, il prend quelque repos pour se préparer au lendemain.

Sorhab, de son côté, rentre à la forteresse,

préoccupé; il appelle Human le Touranien, et lui dit :

« Je n'aurais pas cru qu'il y eût parmi les Persans un champion pareil à celui qui m'a combattu, sauf Rustem; je me sens le cœur ému à son aspect; dis-moi la vérité, ne me trompe pas. »

Mais Human, inspiré par Afrasiab, soutient que ce héros n'est pas Rustem. Sorhab se retire contristé, mais avide de vengeance. La nuit, lorsque tout est tranquille, il se jette à l'improviste sur le camp des Persans et fait un grand carnage, puis il rentre dans la forteresse, impatient du jour.

Lorsque les deux héros se rencontrent à l'aube, Sorhab se sent plus que jamais porté vers Rustem, il lui adresse des paroles de paix :

Digitized by Google

« Jette cette massue et cette épée; asseyons-nous, faisons un traité en invoquant Dieu, et repentons-nous de cette inimitié. Mon cœur te communiquera son amour, je ferai couler de tes yeux des larmes de honte. »

Mais Rustem répond tristement :

« Jeune homme, c'est pour la lutte que je me suis ceint; nous ferons de notre mieux, et il en sera ce que le maître du monde aura voulu et ordonné. »

Sorhab dit :

« Mon avis ne te va pas au cœur; j'aurais désiré que ton âme ne quittât ton corps que sur ta couche et quand ton temps serait venu; mais, puisque tu me livres ta vie, apprêtons-nous à accomplir les desseins de Dieu. »

Le combat recommence. Ayant vainement

essayé toutes leurs armes, ils descendent de cheval et combattent corps à corps. La préoccupation de Rustem le prive d'une partie de ses forces ; il est renversé par Sorhab, qui tire son épée pour lui trancher la tête. Rustem lui crie que les lois du champ clos exigent que le champion ait le droit de se relever de sa première chute. Sorhab suspend le coup, et le combat reprend. Rustem sent se réveiller en lui la colère au sentiment de sa défaite : cette fois il se vengera. La colère lui rend ses forces ; il jette à terre son adversaire, puis le relève avec courtoisie. Désormais ce ne peut plus être entre eux qu'une guerre à mort. Ils prennent quelques instants de repos avant la lutte suprême. Rustem invoque la puissance de Dieu. Il avait bien fait le sacrifice de sa vie ; mais l'idée de son

pays subjugué et rentré sous la puissance d'Afrasiab l'idolâtre lui fait désirer de triompher. Ils s'attaquent l'un l'autre, et leur malheur commence à s'accomplir. Rustem, avec une force renouvelé, et déterminée à vaincre, attaque son jeune adversaire avec trop d'avantage. Le sort se déclare pour lui, et, après une lutte acharnée, il plonge son épée dans la poitrine de Sorhab. Sorhab tombe, et, poussant un long soupir il dit :

« Le ciel me punit d'avoir fait la guerre à la patrie de mon père. Hélas! c'était pour le chercher que je venais en Perse; mais, qui que vous soyez, ô guerrier indomptable, ni la terre ni la mer ne pourront vous soustraire à la vengeance de mon père Rustem. »

Rustem, à ces mots comme frappé par la

foudre, tombe évanoui à côté de Sorhab.

Les chefs persans, les yeux fixés de loin sur les différentes phases de ce combat d'où dépend la paix ou la destruction, accourent en voyant les deux champions à terre. Ils rappellent Rustem à la vie, et Sorhab lui fait signe de délier sa cotte de mailles. Rustem éclate en un désespoir furieux en reconnaissant le bracelet remis à Théminée; il s'accuse avec imprécation d'être le meurtrier de son fils. Le doux Sorhab, reconnaissant son père, s'efforce de le calmer, tout en déplorant le sort qui ne les réunit que pour les séparer. Ils s'embrassent avec désespoir. Sorhab lui demande de faire la paix et de ne pas inquiéter les Touraniens dans leur retraite.

« C'est moi qui les ai menés follement à la guerre pour retrouver mon père. Je le deman-

dais à tous ceux qui m'entouraient, tous m'ont trompé, Dieu le voulait ainsi; nous nous retrouverons dans une meilleure vie. »

Pendant ce discours, interrompu par des sanglots, Guive le Vaillant, gendre de Rustem court vers la tente du roi.

Kaous possédait un baume composé, selon la croyance populaire, par les magiciens, et qui avait la vertu miraculeuse de guérir les blessures les plus mortelles. Guive le supplie de lui en donner à l'instant pour sauver la vie de Sorhab. Le roi est ému, mais il hésite. Les courtisans, jaloux de Rustem, l'entourent et lui représentent que Rustem, déjà si puissant, deviendra indomptable lorsqu'il sera accompagné d'un fils tel que Sorhab, et qu'il fera trembler le roi sur son trône. Kaous refuse le baume.

Rustem, furieux, s'élance lui-même et va forcer le roi à le lui remettre ; mais, pendant ce court intevalle, Sorhab expire (1).

Il faut renoncer à peindre la douleur de Rustem. Il déchire ses vêtements, il se couvre la tête de poussière, il est dégoûté de la vie, il appelle la mort, il voudrait se punir de son meurtre involontaire et cacher sa honte à ous les yeux. Il emmène le corps de son fils dans le Zaboulistan, lui fait des obsèques magnifiques et lui consacre un monument Tout le pays partage le deuil de Zal-zer et de Rustem. Ils renoncent à la guerre et vivent

(1) Dans toute la Perse et jusque dans l'Inde et dans la Chine, ce fait est devenu proverbial, et l'on dit, pour exprimer un secours tardif : « C'est le baume après la mort de Sorhab. »



plusieurs années dans la retraite. Rustem envoie chercher Théminée pour pleurer avec elle; mais la pauvre mère, frappée au cœur par la mort de son fils, s'accuse elle-même de n'avoir pas éclairé Rustem sur l'existence de Sorhab et de ne l'avoir pas suivi pour le faire reconnaître de son père; elle languit et meurt avant la fin de l'année.

Le sage dit :

« N'attache pas ton cœur aux morts, tu ne resteras pas longtemps ici; sois donc prêt, ton père a fixé le jour de ton départ, sais-tu s'il n'est pas arrivé? C'est là son secret, qui ne peut être connu. N'attache pas ton cœur à ce séjour passager, car ce qui est passager ne peut te profiter beaucoup. »

XXIX

Pendant ces années de retraite, le malheureux Rustem se dévoue à l'éducation du fils du roi. Voici à quelle occasion le jeune Sciawousche lui fut confié. Firdouzi commence ce récit de la manière suivante :

« Cette histoire a vieilli, je vais rajeunir les temps anciens; ce qui a été rajeuni par le poëte ne peut plus vieillir. »

On annonce à Kaous la naissance d'un fils.

Les prêtres et les magiciens tirent l'horoscope de l'enfant, et déclarent qu'il n'y a rien d'heureux dans la conjonction des étoiles qui ont présidé à sa naissance, et ses qualités autant que ses défauts contribueront à son malheur. Inquiet de ces pronostics, Kaous confie son éducation à Rustem, qui l'emmène dans le Zaboulistan. Rustem cherche à distraire son chagrin de la mort de son fils en s'attachant cet enfant; il en fait un prince accompli.

« Il lui fit connaître, dit Firdouzi, ce qui est juste et ce qui est injuste; il lui apprit les devoirs du trône et de la couronne, les arts de la parole et de la guerre. Il lui enseigna toutes les vertus. Il se donna beaucoup de peine, et cette peine porta son fruit. »

Après quinze années passées dans la retraite, Rustem ramène Sciawousche à la cour de son père. Ce jeune prince, héritier du trône, était l'espoir de la nation. L'admiration que le peuple avait pour Rustem se reportait sur son élève : son voyage fut un triomphe. Rustem l'avait équipé de tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus précieux, et il l'escortait avec tous les grands du Zaboulistan.

« Partout, sur son passage, les peuples préparaient des fêtes; on mêla de l'or avec de l'ambre, et on le versa du haut des toits sur les têtes des grands; le monde était rempli de joie et paré de tout ce qui est précieux; les portes et les murs des maisons étaient tapissés de brocart; on jetait des pièces d'argent sous les pieds des chevaux arabes, dont les

crinières étaient parfumées de musc, de vin et de safran. La tristesse était bannie du monde. »

Kaous envoya à la rencontre de son fils un joyeux cortége composé de tous les jeunes guerriers de la famille royale.

En arrivant au palais de Kaous, « des serviteurs tenant des encensoirs remplis de parfums s'avancent vers lui. Trois cents serviteurs, rangés aux quatre coins de la cour, reçoivent le noble Sciawousche; ils versent de l'or et des joyaux sur lui, et tous chantent ses louanges. »

En s'approchant du trône de son père, le jeune prince se prosterne la face contre terre; le roi le relève et le presse contre son sein; il reçoit gracieusement Rustem, et le fait asseoir sur un trône incrusté de turquoises. Le roi reste

confondu d'admiration à l'aspect de son fils, de sa haute taille et de sa bonne mine; il invoque les bénédictions de Dieu sur lui.

« Il y avait dans cet enfant tant d'intelligence qu'on aurait dit que l'intelligence même avait été la nourrice de son esprit. »

Le roi ordonna une fête telle qu'aucun des princes de la terre n'en avait ordonné de semblable. On se réjouit ainsi pendant sept jours.

Digitized by Google

XXX

Sciawousche séjourna sept années auprès de son père, qui le soumit à diverses épreuves, et le trouva pur dans toutes. La huitième année, il fit écrire sur la soie une investiture, et lui donna à gouverner le pays de la Transoxane.

Ces sept années avaient achevé la beauté de Sciawousche. D'adolescent il était devenu homme, paré encore de toutes les grâces de

l'enfance, mais de haute stature et de noble mine.

Un jour, la reine Soudabée l'aperçut auprès de son père. Étonnée de sa beauté, « elle devint pensive, et le cœur lui battit. » Dès lors, elle ne songea plus qu'aux moyens de le voir de plus près. Elle persuada au roi qu'il était convenable qu'il envoyât son fils dans le harem pour voir ses petites sœurs et être connu d'elles. Kaous envoya chercher son fils et lui en fit la proposition. Sciawousche se troubla aux paroles du roi; il réfléchit en lui-même, et il crut que son père voulait le mettre à l'épreuve. Il répondit:

« Le roi m'a donné un commandement, un trône et une couronne; j'ai besoin de m'entourer de prêtres, de sages, de grands et d'hom-

mes experts dans les affaires. Que puis-je apprendre dans l'appartement des femmes? sont-ce les femmes qui montrent le chemin de la sagesse? Pourtant, si c'est la volonté du roi, mon devoir est de lui obéir. »

Kaous fut charmé de la sagesse de la réponse de son fils, et lui dit d'aller sans crainte voir ses sœurs dans le harem. Or il y avait un homme artificieux et fourbe nommé Hirbed, qui avait la confiance de Soudabée. Il fut chargé d'introduire le jeune prince dans le harem. Sciawousche, rassuré par les paroles du roi, s'avançait sans défiance; mais, lorsque Hirbed eut soulevé le rideau de la porte, il trembla du malheur qui pourrait lui arriver, car il se défiait par instinct de Soudabée, parce qu'elle descendait de la race d'Ariman.

« L'appartement était préparé comme pour une fête; la salle était parfumée de musc et d'ambre; le sol était caché sous un brocart de la Chine, semé de perles d'une belle eau; des esclaves au beau visage jetaient des pièces d'argent sous ses pieds, et l'air était rempli de musique et de chant. »

Au fond de la salle était un trône élevé, orné d'or et de turquoises, sur lequel était Soudabée, « belle de couleurs et de parfums; » les boucles de ses cheveux tombaient l'une sur l'autre sous sa couronne royale, et ses tresses descendaient jusqu'à ses pieds; de chaque côté du trône, des rangées d'esclaves, leurs souliers d'or à la main, tenaient la tête baissée par respect. Soudabée s'élança au-devant du jeune prince, en voyant lever le rideau, et elle le

pressa longtemps contre son sein, le baisant aux yeux et au visage ; elle ne pouvait se rassasier de le regarder. Sciawousche sentit que cette tendresse n'était pas dans la voie de Dieu ; il s'empressa de s'approcher de ses sœurs, et resta longtemps auprès d'elles. Ensuite il retourna au palais.

Mais Soudabée, qui cherchait une occasion de le revoir, dit au roi :

« Si tu approuves mes paroles, tu marieras promptement ton fils à une des filles de ta maison, afin qu'il ait un fils qui lui ressemble pour réjouir tes vieux jours. Je ferai réunir chez moi toutes les filles de la race royale, et il viendra choisir sa femme parmi elles. »

Kaous, qui approuvait toujours l'avis de

Soudabée, y consentit. Il fit appeler son fils, et lui fit part de ses sentiments.

Le jeune prince lui répondit :

« Choisissez vous-même, mon père, j'accepterai la femme que vous me donnerez; mais je ne veux pas retourner dans l'appartement des femmes. »

Le roi sourit à cette réponse, sans s'apercevoir du danger caché :

« Va, dit-il, mon fils ! C'est à toi de choisir ta femme, et Soudabée veillera sur ton âme. »

Sciawousche obéit, et Hirbed le conduisit de nouveau auprès de Soudabée, qui descendit joyeuse de son trône, les cheveux couverts de bijoux.

Elle y fit asseoir Sciawousche, et se plaça au-dessous de lui, les bras croisés sur sa poitrine.

Puis elle fit passer devant Sciawousche douze jeunes filles « pétries de grâces et de pudeur. »

Le prince les regarda à peine, et aucune d'elles n'osa lever les yeux sur lui. Après cette cérémonie, Soudabée les renvoya toutes et resta seule avec Sciawousche. Elle l'interrogea sur l'impression qu'avaient faite sur lui les jeunes filles. En nommant chacune d'elles, elle ajoutait une épithète ou une observation qui devait détourner Sciawousche de la choisir. Comme il tardait à répondre, car il était en garde contre ses ruses, elle ôta son voile, se leva devant lui et commença son plan de séduction.

« Je ne m'étonne pas que tu méprises la lune, quand tu as devant toi le soleil. Quand on m'a vue, on ne peut trouver belle aucune autre ; mais, si tu veux faire alliance avec moi, je te

donnerai en mariage une de mes petites filles. Elle sera devant toi comme une esclave, jusqu'à l'âge où tu puisses l'épouser; d'ici là, tu me resteras fidèle, tu mettras mon esprit en repos, tu me chériras comme ta propre âme, et en tout ce que tu me « demanderas, je te satisferai. »

Elle embrassa Sciawousche et appliqua ses lèvres étroitement sur ses joues, car elle avait oublié toute pudeur.

Les joues de Sciawousche rougirent comme la rose et ses cils furent inondés de larmes de honte. Il réfléchit, et se dit :

« Si je réponds durement à cette femme, elle m'accusera devant mon père. Il vaut mieux dissimuler avec de douces paroles. »

Il lui dit qu'il acceptait d'épouser sa fille, et, faisant allusion à ses paroles trop tendres, il

lui conseilla de cacher ce secret comme il le ferait lui-même, car il la regardait comme sa mère. Il la laissa ainsi incertaine, mais folle d'amour, se disant :

« Si Sciawousche ne fait pas ma volonté, je consens qu'il brise mon âme, car j'userai de tous les moyens ouvertemeut et en secret; et, s'il détourne la tête de moi, je me plaindrai de lui au roi. »

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXI

Soudabée, encouragée par Kaous, qui mit à sa disposition de grands trésors pour la dot de sa fille, envoya chercher Sciawousche pour les lui remettre. Cette fois, n'ayant plus rien à ménager, elle lui parla vivement de son amour, et lui dit :

« Si ton cœur me refuse, je te priverai de cet empire, j'obscurcirai devant toi le soleil et la lune. »

Google

Sciawousche, indigné, n'usa plus de subterfuges, il lui répondit :

« Comment pourrais-je ainsi trahir mon père et renoncer à la vertu ? Tu me proposes un pareil crime ! »

Et il se retira courroucé et indigné.

Alors Soudabée poussa des cris, appela au secours, déchira ses joues avec ses ongles et arracha ses vêtements. On entendait le bruit jusque dans la rue. Kaous quitta son trône et se rendit au harem. Soudabée accusa Sciawousche de l'avoir outragée. Le roi épouvanté appela son fils, disant :

« C'est moi qui ai exposé sa jeunesse à cette tentation ; mais, s'il est coupable, il faut que je lui tranche la tête. »

Sciawousche se justifie; Soudabée continue

à l'accuser, son amour s'est changé en haine. L'affaire est soumise au jugement des magistrats, qui se déclarent en faveur du jeune prince. Soudabée, furieuse, invente une ruse infernale : elle fait semblant d'accoucher d'un enfant dont la mort aurait été causée par les violences de Sciawousche. Les prêtres déclarent encore que l'enfant n'est pas de la race royale; mais, puisque rien ne peut calmer l'esprit du roi, il faut que les accusés passent par l'épreuve du feu. Soudabée s'y refuse. Sciawousche s'y soumet, et dit :

« Le feu n'est rien à mes yeux, comparé à cette accusation. S'il y avait une montagne de feu, je la foulerais aux pieds : mieux vaut périr que de souffrir la honte qui m'accable. »

Le roi envoya chercher cent caravanes de



dromadaires au poil roux et pleins d'ardeur; ils apportèrent cent fois cent charges de bois, que l'on empila haut comme le firmament en deux montagnes; on ne laissa qu'un étroit passage qu'un homme pouvait à peine traverser. Ensuite, on enduisit les parois de naphte noir, pour animer le feu. Tout le peuple était assemblé dans la plaine.

« On voyait les montagnes de bois à deux milles de distance, tant la masse en était incalculable; et lorsqu'on eut mis le feu, le peuple souffrait de la chaleur et pleurait sur Sciawousche, qui s'avançait vêtu de blanc comme d'un linceul, assis sur un coursier noir, calme, le sourire sur les lèvres. »

Il s'approcha de son père et lui dit :

« Ne craignez rien, c'est ainsi que l'a voulu

la rotation du ciel. Ma tête est maintenant couverte d'ignominie. La délivrance m'attend, si je suis innocent; si je suis coupable, Dieu le créateur m'abandonnera. Mais, grâce à la force que me donnera Dieu, le cœur ne me faillira pas devant cette montagne de feu. »

Puis, s'approchant du bûcher et levant les mains au ciel, il dit :

« O Dieu qui es au-dessus de tout, permets-moi de passer à travers cette montagne de feu, et délivre-moi de la honte qui m'accable.

Et il lança son cheval noir, rapide comme la fumée.

« Un cri s'éleva de la plaine et de la ville, et le monde fut saisi de douleur. Les hommes fixaient sur Kaous des yeux pleins d'indignation et leur bouche pleine d'imprécations. Scia-

wousche poussa son cheval noir dans le feu; on aurait dit qu'il était caparaçonné de flammes. La plaine était couverte d'yeux, pleins de sang et d'anxiété, car personne ne voyait plus le casque de Sciawousche; mais il sortit du feu, le noble jeune homme, les lèvres souriantes et les joues comme des feuilles de rose. Le cheval, le cavalier et sa robe blanche parurent frais; on aurait dit qu'il portait un lis. Il s'éleva de tout ce peuple un seul cri :

« Le jeune roi est sorti du feu! »

Ce fut une joie immense dans le monde.

Les Persans entourent le roi, et demandent avec de grandes clameurs la mort de Soudabée; le roi y consent, quoiqu'il en coûte à son cœur. Dans ce moment, sa colère s'était élevée contre elle. Mais le généreux Sciawousche, pré-

voyant que son père regretterait un jour de l'avoir sacrifiée, intercéda pour elle. Kaous ne demandait qu'un prétexte pour pardonner. Soudabée fut rétablie dans le palais, et le vieux roi s'y attacha plus aveuglément que jamais.

Un sage a dit :

« Il n'y a pas d'amour plus grand que celui du sang : quand donc tu as obtenu un fils digne de toi, arrache de ton cœur l'amour des femmes. »

XXXII

Sciawousche s'aperçut bientôt que les artifices de Soudabée avaient empoisonné le cœur de son père contre lui; il résolut de s'éloigner de la cour. Il demanda à son père un commandement, et marcha contre Afrasiab, accompagné de Rustem et de douze mille jeunes guerriers de son âge, à la tête d'une formidable armée.

« On aurait dit que la terre n'avait place que pour les sabots des chevaux. »

Google

Sciawousche et Rustem remportent une grande victoire sur Afrasiab, qui demande la paix, retire son armée, et donne cent otages des plus illustres familles du Touran. Sciawousche engage sa parole, signe le traité, et Rustem se rend auprès du roi Kaous pour lui rendre compte de l'issue de cette glorieuse campagne. Kaous, la tête pleine de vengeance et des plus folles passions, désavoue son fils, reproche à Rustem le conseil qu'il lui a donné, et ordonne dans une lettre pleine de colère à Sciawousche de rompre le traité, de lui envoyer les otages, ou de céder le commandement.

Le cœur de Sciawousche, privé des conseils de Rustem, se troubla.

« Comment manquer à ma parole? Comment

désobéir au roi? Comment oserai-je demander la protection de Dieu si je livre des otages innocents à la vengeance de mon père? Et si, violant ma parole, je fais la guerre injustement, Dieu, le maître du monde, ne m'approuvera pas. Si je cède le commandement et que je retourne à la cour du roi, Soudabée sera pour moi une source de malheurs. Je ne vois que perdition à droite et à gauche, et devant moi. La destinée qui me souriait a été flétrie par elle; le cœur de Kaous était pour moi comme un arbre chargé de feuilles et de fruits; mais, depuis que Soudabée l'a perverti, le fruit est du poison et la feuille donne la mort. Oh! pourquoi ma mère m'a-t-elle mis au monde, ou pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas emporté? Je m'en irai dans un

coin du monde où mon nom restera caché à Kaous. Alors il arrivera ce que Dieu voudra; car l'ordre du roi est au-dessus du soleil et de la lune, mais il n'y a rien de fort contre Dieu. Quiconque enfreint ses ordres est un insensé. Je ne violerai pas le traité que j'ai juré, quoiqu'il en résulte pour moi la perte du trône et du pouvoir. Dieu est mon asile, la terre est mon trône, le ciel est ma couronne. »

Aussitôt que le soleil eut disparu et que le ciel fut obscur, Sciawousche choisit cent cavaliers, et partit les joues inondées des larmes de ses yeux.

XXXIII

De nouvelles guerres forcent Rustem à reprendre les armes; il tue le fils d'Afrasiab. Afrasiab lui-même fuit devant lui jusqu'en Chine.

« Il avait cherché la fortune, et n'avait trouvé que le malheur; il avait demandé au monde du miel, il en avait reçu du poison. »

Rustem, triomphant partout, reste maître du

Touran, et le gouverne sept ans avec équité et sagesse. Mais le ciel, qui tourne, dit le poëte, selon l'astronomie du temps, changea les pensées de Rustem; il désira revoir son pays.

« Ceux qui ont souffert beaucoup de peines dans la vie, ajoute-t-il, pour acquérir du pouvoir, n'ont à la fin d'autre couche que la poussière. Ce monde donne un poison contre lequel il n'y a pas de remède. Ne mets pas sur ta tête une couronne d'avidité, car tu l'emporteras avec toi sous terre, tu la porteras sur ta tête dans le tombeau. Tn travailles, mais un autre jouira du fruit de tes travaux sans jeter un regard sur ta bière. Pense que tes jours s'en vont, fais ton occupation de la prière à Dieu le juste. Quelque long que soit ton séjour sur la

terre, tu partiras par un chemin qui ne permet pas le retour; fais donc le bien, et n'afflige personne : c'est la voie du ciel. »

Digitized by Google

XXXIV

Rustem renonce à la couronne du Touran, et, las d'être loin de son pays, retourne dans le Zaboulistan. Dès qu'Afrasiab apprit son départ, il sortit de sa retraite, se mit à la tête d'une armée commandée par le khakan de Chine, reprit ses États et envahit la Perse, sachant que le faible Kaous était incapable de se défendre. Rustem, dégoûté des iniquités du roi à son égard, ne se mit pas en peine de le venger.

Digitized by Google

Mais Sciawousche, qui avait été assassiné par Afrasiab, avait laissé un fils nommé Kosrow, souche des Kosroès. Sa mère, l'ayant soustrait à la cruauté d'Afrasiab, l'avait fait élever par des pâtres daus les montagnes. Sa vie, ainsi que celle de Sciawousche pendant son exil, serait pleine d'aventures intéressantes à raconter; mais cette histoire est déjà longue. Il suffit de dire que Rustem, accompagné de son second fils, Firamors, rétablit Kosrow par des actes d'une valeur surhumaine sur le trône de la Perse, que Kaous, son grand-père, vieilli et las du pouvoir, lui céda avec joie.

Les exploits militaires de Rustem sont si intimement liés à l'histoire des schahs de Perse, que, pour les raconter, il faudrait entrer dans les détails des motifs de guerre avec le Touran,

la Chine et l'Inde, détails qui dépasseraient de beaucoup le cadre que je me suis proposé. Je choisis de préférence les événements qui résultent de causes individuelles ou naturelles, de l'amour, de la générosité, du dévouement ou de la vengeance, qui peignent mieux les caractères entiers et fortement trempés de ce temps-là.

XXXV

Or il y avait un jeune champion, nommé Bijen, vaillant et chevaleresque ; il était petit-fils de Rustem. Entraîné dans des chasses lointaines qui dépassaient les frontières de la Perse, Bijen se trouva un jour séparé de ses compagnons et seul avec un jeune guerrier. Ce jeune guerrier, plus âgé que lui, était astucieux, envieux de la valeur de Bijen, et il cherchait à le perdre traîtreusement, n'osant

Digitized by Google

pas se mesurer avec lui à armes égales. Comme l'endroit était isolé et le pays hostile, il crut le moment favorable pour engager Bijen dans quelque aventure téméraire qui le ferait tomber au pouvoir de l'ennemi. L'occasion ne le servit que trop. Après avoir traversé une épaisse forêt où ils avaient combattu des bêtes fauves et des sangliers qui ravageaient le pays, ils débouchèrent tout à coup dans une vallée délicieuse, arrosée d'un ruisseau murmurant, peuplée d'oiseaux au beau plumage, et couverte d'arbres à fruits, d'oranges, de grenades, de figues et de pêches. Au centre était plantée une tente de brocart d'or, d'où sortait un essaim de jeunes filles qui folâtraient parmi des buissons de rose en pleine fleur. C'était la tente de la fille du roi Afrasiab, jeune veuve

qui venait passer quelques jours dans ce paradis terrestre pour faire provision d'essence de rose. Les deux jeunes guerriers restèrent en admiration à ce spectacle inattendu. Bijen, sachant le respect dû au séjour des femmes dans l'Orient, allait se retirer avant d'avoir été aperçu ; mais son compagnon se mit à le railler de n'oser profiter de sa bonne fortune. Piqué au vif, il oublia toute prudence, et se présenta armé et à cheval devant la tente de la princesse Ménigée. Son compagnon se garda bien de le suivre, mais déjà Bijen ne pensait plus à lui. Il s'avança témérairement jusqu'à ce qu'un gardien lui barrât le passage. La princesse, étonnée de tant d'audace, voulut savoir son nom et ses qualités ; elle envoya sa nourrice le questionner. Lorsqu'elle apprit

qu'il était de race royale, la curiosité triompha de tout autre sentiment; elle voulut le voir. Sa beauté mâle, sa jeunesse et sa témérité l'intéressèrent; il passa quelques jours dans sa tente et l'épousa. Au moment de se séparer, Ménigée, qui avait épuisé en vain tous ses moyens de séduction pour retenir Bijen auprès d'elle, résolut de lui donner une potion sorpifique, et, le couvrant de vêtements de femme, elle l'emmena avec elle dans sa litière jusqu'à son palais, où ils passèrent quelque temps dans les délices de l'amour et du mystère.

Mais la raison revint à Bijen; il comprit que sa folie pouvait lui coûter cher, et voulut partir. Il était trop tard! Des serviteurs dont la princesse avait déjà acheté le silence voulurent

se faire payer plus cher encore par le roi, et dénoncèrent la présence de Bijen au palais. La fureur d'Afrasiab dépassa tout ce que les coupables avaient pu craindre. Bijen, lié et garrotté, fut jeté dans un puits creusé dans le roc; une pierre d'un poids énorme en ferma l'ouverture, ne laissant place que pour passer une main qui devait donner une rare nourriture au prisonnier. Cette main était celle de la princesse Ménigée, qui, dépouillée de tous les insignes de son rang, vêtue en mendiante, devait aller quêter sa nourriture et celle de son mari, défense étant faite à chacun de lui donner autre chose qu'une galette d'orge, afin de lui laisser traîner une vie misérable. Toute la journée elle restait accroupie sur la margelle du puits, se lamentant sur le sort de son

bien-aimé et cherchant à l'apercevoir à travers l'obscurité, à toucher sa main, et à le consoler par ses larmes.

Mais Guive le Vaillant, père de Bijen, ne le voyant pas revenir avec ses compagnons de ces longues chasses qui occupaient plusieurs mois de l'année ces jeunes guerriers et les façonnaient aux combats, s'inquiéta et interrogea tous ceux qui avaient suivi Bijen. Personne ne put lui donner des nouvelles de son fils. Il assembla tous les magiciens, les devins, les astrologues; il fit tirer des horoscopes; on lui parla de malheurs survenus, mais sans pouvoir les préciser. Enfin il se présenta un dive avec un miroir magique qui, dans de certaines conditions, avait le pouvoir d'évoquer l'image de la personne désirée, et Guive, après des céré-

monies d'initiation, vit Bijen au fond de son cachot de pierre; mais là s'arrêtait le pouvoir du magicien, il ne put lui apprendre dans quel pays il subissait son martyre (1).

Rustem et Guive se mirent en route pour le chercher. Ils suivirent d'abord les traces des chasses et arrivèrent aux limites de la Perse. Alors ils se déguisèrent en marchands et formèrent une caravane, allant de ville en ville, trafiquant et s'arrêtant dans les khans et les

(1) Le merveilleux entrant comme agent dans les événements d'une histoire qui se place dans les premiers siècles du monde n'a rien qui doive surprendre, car, si nous avons trouvé tout à l'heure une analogie avec les saintes traditions de la Bible, ne pouvons-nous pas comparer cette dernière aventure avec la nécromancie de l'ère moderne ? Le miroir magique ne rappelle-t-il pas le baquet de Messmer, qui avait des adeptes au temps de la civilisation la plus avancée ?

Digitized by Google

bazars pour apprendre les nouvelles, pensant bien que l'événement d'un emprisonnement si barbare serait le sujet des conversations dans les lieux publics. Après bien des péripéties, ils arrivèrent à la capitale du Touran, où mendiait jour à jour la malheureuse Ménigée. Rustem se fit raconter sa douloureuse histoire par les marchands du bazar, et, feignant de lui donner une faible aumône, il lui remit une bague, signe de reconnaissance pour Bijen, puis il passa son chemin pour éviter d'exciter les soupçons.

La nuit venue, Rustem et Guive se mirent silencieusement en route à travers les rues désertes à cette heure, et arrivèrent au puits. Mais ici les difficultés s'aggravèrent. Comment agir sans bruit et sans réveiller l'attention des

sentinelles? Comment soulever ce quartier de roc qui ferme ce sépulcre vivant? Ils l'essayent tour à tour inutilement, et, ne pouvant sans levier ébranler ce rocher, ils sentent leur courage faiblir. S'ils sont reconnus, ils tombent aux mains de l'ennemi, et la mort précédée des plus affreuses tortures les attend. Rustem se recueille, implore de toute l'énergie de son âme le secours de Dieu, et tente un dernier effort. Le roc cède à la force surnaturelle que Dieu a prêtée à Rustem; Bijen est délivré et emmené avec la princesse au khan où leurs libérateurs ont laissé leurs marchandises. Il n'y a pas un moment à perdre, l'aube dévoilera la fuite du prisonnier; mais Dieu les protége. Ils regagnent la frontière; là ils se reposent un moment, et rendent grâces au Tout-Puissant.

Mais l'éveil est donné. Afrasiab rassemble ses troupes à la hâte. Une guerre meurtrière entre les deux pays est la suite de cette aventure. Rustem, Guive et Bijen attaquent le palais d'Afrasiab, qui prend la fuite par une issue secrète et revient avec une puissante armée. Rustem triomphe encore, fait rentrer Afrasiab dans le devoir et retourne dans le Zaboulistan.

Digitized by Google

XXXVI

Afrasiab, n'ayant pas réussi dans sa vengeance par la force, emploie la ruse. Une trame odieuse et bien ourdie enveloppe Rustem lui-même. Il ne pouvait être vaincu par la force, la trahison seule pouvait triompher de lui. Loyal autant qu'invincible, il ne soupçonnait pas la noirceur dans ceux qui se confiaient à lui, et il tomba victime de sa généreuse confiance.

Son père, Zal-zer, avait eu d'une esclave un fils aîné nommé Schughad. Après quelque temps, les inclinations mauvaises de cet enfant, sa haine contre Rustem, avaient forcé Zal-zer à l'éloigner. Il l'avait recommandé au roi tributaire de Kaboul, qui l'avait élevé comme son fils adoptif et lui avait donné sa fille en mariage. Mais, quelque heureux que fût le sort de Schughad à la cour de Kaboul, il nourrissait toujours dans son âme le désir de se venger de la préférence donnée par son père à Rustem. Le roi de Kaboul, désirant s'affranchir du tribut annuel dû à Zal-zer, s'associa aux sinistres projets de Schughad.

Après avoir bien mûri leur plan, Schughad affecta de s'enfuir du Kaboul, comme victime de quelques mauvais traitements de la part du

roi. Il se présenta devant Zal-zer, implora sa protection et invoqua le titre de fils. Il simula une admiration sans bornes pour Rustem, dont le cœur franc et généreux s'émut au récit de ses prétendus malheurs et qui le traita en frère d'armes. Ils partirent pour faire ensemble la guerre au roi de Kaboul, et Rustem jura d'établir Schughad sur le trône de son persécuteur.

Mais Schughad, insensible à la générosité de Rustem, avait fait creuser des fossés profonds et garnir les parois de lances et d'épées, les pointes en avant. Ces fossés, cachés par des fascines recouvertes d'une légère couche de gazon, interceptent le seul passage à la frontière du pays ennemi, et, au moment où le roi de Kaboul se présente à la tête de son armée,

Rustem, poussé par Schughad, se précipite avec les principaux chefs à l'attaque. Ils tombent dans les fossés. Leurs chevaux, les jambes fracassés, se débattent sous eux; les guerriers, culbutés les uns sur les autres, sont percés par les lances. Le cheval de Rustem rebondit sur la berge du premier fossé et retombe dans le second; sept fois il tombe et se redresse avec son cavalier; il meurt enfin épuisé de sang et criblé de blessures. Rustem, mortellement blessé, se relève pourtant, et, comprenant d'où lui est venue cette lâche trahison, il bande son arc et perce le misérable Schughad de part en part. Ensuite, recommandant son âme à Dieu, il expire.

XXXVII

Ainsi vécut et mourut le héros de la Perse. Mais nous sommes loin d'avoir épuisé la vie merveilleuse de Rustem. Elle est l'exubérance de la nature où elle se déploie, elle déborde d'héroïsme. Comment concentrer dans notre courte langue l'ampleur de cette épopée gigantesque, de cette *Iliade* de l'Inde? Rustem est un héros depuis l'enfance jusqu'à la mort; il combat dans le berceau et au bord de la

Digitized by Google

tombe, et sa race est comme lui. Il est l'Hercule de l'Orient; il en a la force colossale, l'arme terrible, la massue. Il écrase les tyrans et les monstres; et, au milieu de ses travaux, il a de ces repos de l'âme dans l'amour qui révèlent le cœur et qui sont comme l'attendrissement de la force. Il est grand par le désintéressement autant que par le courage : par là il domine ceux qu'il sauve. Il est un de ces hommes à la fois héroïques et vertueux qui prêtent leur génie et leur courage aux empires tombés en décomposition ou en anarchie, et qui, dévoués jusqu'à la mort à leur souverain ou à leur patrie, ressaisissent d'une main vigoureuse les lambeaux épars d'une monarchie ou d'une république et reconstituent la nationalité : par une reconnaissance naturelle, la na-

tionalité se confond ensuite avec leurs noms. Ils ne sont pas rois, parce que leur vertu les prémunit contre l'usurpation du pouvoir suprême; mais ils sont plus que des rois, car les rois ne règnent que sur un temps, et ces héros règnent sur l'avenir. Rustem et la Perse sont aujourd'hui un même nom.

L'histoire, se confondant en lui avec la poésie, a laissé ses exploits dans ce vague indécis entre la réalité et la fable, qui est l'atmosphère des hommes et des choses plus grands que nature. Mais les monuments en ruine de Persépolis ont écrit sur le sol des témoignages irrécusables de son existence et des services qu'il rendit à son pays. On voit encore de nos jours, parmi les gigantesques débris de l'antique Persépolis, un monument colossal et

mystérieux, palais, tombeau ou temple, on ne sait lequel, qui porte le nom de *Maison de Rustem*. Des blocs de pierre de quarante coudées de longueur et de dix coudées d'épaisseur servent, comme à Balbeck, de base à l'édifice écroulé; des colonnes d'un diamètre et d'une hauteur prodigieuse, renversées par les tremblements de terre ou par les conquérants, jonchent de leurs tronçons les soubassements de la construction et les pieds de la montagne à laquelle ce palais, cette tombe ou ce temple était adossé. L'immensité de l'édifice et des matériaux dont il est construit donnent aux voyageurs la mesure de la mémoire de Rustem en Perse. Cette mémoire, gravée sur les parois à pic de cette montagne aplanie au ciseau pour servir de page à l'épitaphe du héros, est encore

visible sur les bas-reliefs qui retracent les exploits de ces guerriers. Ces inscriptions y racontent sans doute son histoire; mais ces inscriptions, en langue inconnue, ne peuvent être lues par personne. Comme des squelettes qui ont perdu leur âme, elles ont conservé leurs caractères et perdu leur signification. La vie de Rustem a pu s'effacer sur les pierres, mais elle est restée dans les chants des poëtes et dans les entretiens du peuple. Les pâtres et les chameliers du désert de Persépolis plantent les piquets de leurs tentes dans la poussière de ces monuments. Ils comparent la masse, l'ordonnance, la beauté de ces édifices à la petitesse, à la misère, à l'instabilité de leurs demeures actuelles, et, ne pouvant se rendre compte de la puissance d'une civilisation qui

remuait de tels blocs et qui taillait de telles montagnes pour honorer la mémoire d'un homme, ils attribuent ces constructions à des races intermédiaires entre l'homme et Dieu.

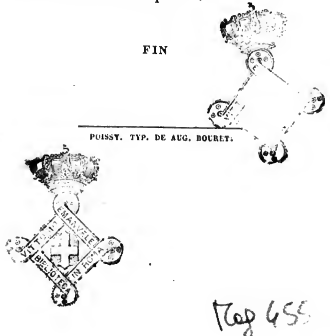
Qui sait si cette opinion de l'existence des géants, répandue par toute la terre (1), est aussi fabuleuse qu'elle semble l'être à notre temps? Au fond, ce sont là peut-être des souvenirs exagérés; et tout ce qui est plus grand que l'homme dégénéré, l'homme l'appelle un dieu. Pour nous, pour nos imaginations rebelles aux merveilles, si Rustem n'est pas un dieu, il reste du moins un grand homme. Il n'a pas la

(1) *Genèse*, chapitre VI, verset 4. « Or il y avait des géants sur la terre en ce temps-là. » Il est vrai que les interprètes du texte sacré ne sont pas d'accord sur la signification du mot *géant*.

force seulement, il a la grandeur morale, le désintéressement, la douceur dans la lutte, et comme un rayon de Dieu; il a aussi ce sceau sacré qu'imprime au front qu'il frappe le feu de l'épreuve. Lui qui a goûté tous les enivrements du triomphe, qui a respiré les parfums des roses, il connaît aussi le fiel de l'amertume et l'abîme du désespoir. La guerre, qui a fait sa gloire, fait aussi son châtiment. Dans un duel terrible il tue son fils inconnu. Sa vie grande et triste enivre l'imagination, attendrit le cœur et fait rêver la pensée.

FIN

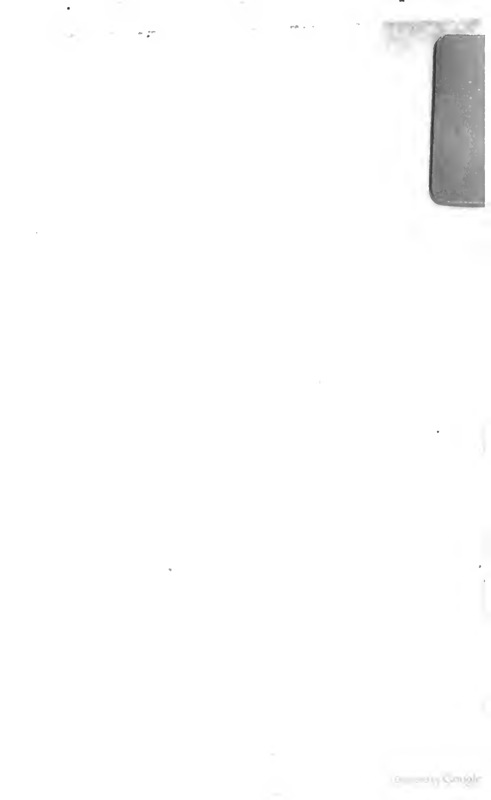
POISSY. TYP. DE AUG. BOURET.




455,182



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google